

N° 34. — 9 Septembre 1921

L'AFFAIRE DU TRAIN 24

Dans ce Numéro
le 3^e Episode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



FERNAND HERRMANN

CLICHÉ AJAX

Que l'on verra prochainement dans le rôle de Jean de Réalmont de "L'ORPHELINE"

Le plus grand Film français
réalisé jusqu'à ce jour.
Le Film que le Public attend
avec impatience :

LES TROIS MOUSQUETAIRES

d'après l'œuvre célèbre
d'Alexandre DUMAS (père) et Auguste MAQUET
Adaptation et mise en scène de M. Henri DIAMANT-BERGER

Sera édité en UN PROLOGUE
et DOUZE CHAPITRES

et publié en feuilleton
dans "COMÆDIA"
et les
Grands Quotidiens de Province

PROLOGUE
le 7 Octobre



1^{er} CHAPITRE
le 14 Octobre

PATHÉ-CONSORTIUM-CINÉMA

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS
France Un an 40 fr.
Six mois 22 fr.
Trois mois 12 fr.
Un mois 4 fr.
Chèque postal N° 309.08

JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE
Directeurs
3, Rue Rossini, PARIS (9^e) - Tél.: Gutenberg 32-32
Les Abonnements partent du premier de chaque mois.
(La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)

ABONNEMENTS
Étranger Un an 50 fr.
Six mois 28 fr.
Trois mois 15 fr.
Un mois 5 fr.
Paiement par mandat-carte international

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Cette enquête a pour but de renseigner nos lecteurs sur leurs artistes favoris en donnant la parole aux intéressés eux-mêmes. Nous avons déjà publié les réponses de Régina Badet, Gaby Morlay, Marcel Lévesque, Musidora, Madeleine Aile, Sandra Milowanoff, Huguette Duflos, Léon Mathot, René Cresté, Georges Biscot, France Dhélia, Paul Capellani, Juliette Malherbe, Ginette Archambault, Baron fils, Georges Mauloy, Gina Relly, Jean Dax, Geneviève Félix, Edouard Mathé, Georges Melchior.

NADETTE DARSON

Votre nom et prénom habituels? — Nadette Darsen.
Quel est le prénom que vous auriez préféré? — Le mien me suffit.
Votre petit nom d'amitié? — Ce serait trop indiscret...
Lieu et date de naissance? — Amiens 1889.
Quel est le premier film que vous avez tourné? — Express-Union.
De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez? — Le prochain rôle.
Aimez-vous la critique? — Oui, quand elle dit du bien de moi!
Avez-vous des superstitions? — Aucune.
Quel est votre fétiche? — Mon mari.
Quel est votre nombre favori? — Pas celui des années en tous cas!
Quelle nuance préférez-vous? — La plus active « l'ultra-violet ».
Quelle est la fleur que vous aimez? — « La fleur que tu m'avais jetée » ! (Carmen, acte II).
Quel est votre parfum de prédilection? — Le parfum de la Dame en Noir.
Fumez-vous? — La pipe seulement.
Aimez-vous les gourmandises? — Et comment!...
Lesquelles? — Toutes!
Votre devise? — Many Money.
Quelle est votre ambition? — Un beau rôle dans un beau scénario.
Quel est votre héros? — Benoit-Lévy.
A qui accordez-vous votre sympathie? — A l'Artistic-Cinéma.
Avez-vous des manies? — Pas encore...
Êtes-vous... fidèle? — Comme « une » caniche.
Si vous vous reconnaissez des défauts... quels sont-ils? — Pensez-vous?
Si vous vous reconnaissez des qualités... quelles sont-elles? — Toutes!
Quels sont vos auteurs favoris : écrivains, musiciens? — Ceux qui ne me rasent pas... et c'est rare!
Quel est votre peintre préféré? — Bib.
Quelle est votre photographie préférée? — La Pêcheuse Toulonnaise dans Un drame sous Napoléon.



Nadette Darsen

N. B. — Nous avons en main les réponses suivantes qui paraîtront successivement : Sabine Landray, Pierre Magnier, Napierkowska, Andrée Brabant, Jean Dax, Louise Colliney, Jeanne Desclès, Charles Vanel, Romuald Joubé, etc...

LES AMIS DU CINÉMA

L'Association des Amis du Cinéma a été fondée entre les rédacteurs et abonnés de Cinémagazine.

Sa fondation a été enregistrée le 30 avril 1921 au Journal Officiel.

L'Association des Amis du Cinéma poursuit les buts suivants :

1° Fournir aux fervents de l'écran l'occasion de se connaître et de se réunir pour échanger leurs idées ;

2° Les mettre à même de coopérer à la préparation des programmes cinématographiques et d'y faire prévaloir leurs desiderata ;

3° Leur permettre de travailler en commun, à généraliser l'utilisation du cinématographe dans le domaine scientifique et l'instruction de la jeunesse ;

4° Rechercher tous les moyens pour étendre son action dans la propagande commerciale et industrielle, etc., etc.

Les Amis du Cinéma peuvent correspondre entre eux au moyen du « Courrier des Amis du Cinéma ».

Pour recevoir leur carte de sociétaire, il leur suffit d'envoyer leur adhésion accompagnée du montant de la cotisation, qui a été fixée à **Deux francs par an**.

Nous tenons à la disposition des Amis notre insigne pour la boutonnière. Il existe également monté en broche pour les dames. Le prix en est de **Deux francs**. Ajouter 0 fr. 50 pour frais d'envoi.

Afin de permettre à nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés, de se faire inscrire à l'Association, nous acceptons les abonnements d'un an payables en dix mensualités de 4 fr.

Pour cette catégorie d'abonnés, il ne sera pas fait de recouvrements afin d'éviter des frais inutiles. Nous prions donc nos abonnés mensuels de nous envoyer régulièrement leur mensualité au début de chaque mois.

C'est par le groupement que nous serons forts de même que c'est par le chiffre imposant de ses abonnés que CINÉMAGAZINE pourra développer ses rubriques, augmenter le nombre de ses pages, rendre de plus en plus attrayante et abondante sa documentation.

Il faut que chacun se pénètre de ces principes et prenne à tâche de nous aider

Les Amis du Cinéma nous écrivent..

Lectrice assidue depuis le premier numéro de votre aimable revue dont le côté éducatif et vulgarisateur me séduisit tout de suite, j'y ai appris à connaître et apprécier cet art nouveau dont m'avait tout d'abord échappée l'importance du rôle futur, aux conséquences encore incalculables.

Notre modeste cité possède un Cinéma, dont le programme choisi m'offre chaque semaine des œuvres de goût me permettant de constater, dans une mesure restreinte, le développement des progrès cinématographiques.

La lecture attentive de Cinémagazine complète mes observations à l'écran.

Ce qui me plaît dans votre publication, c'est ce charmant abandon avec lequel sont traitées les questions les plus ardues, de même que les petits secrets d'initiation, adroite vulgarisation qui donne à tous vos lecteurs le sentiment agréable d'être de la maison.

Avec mes excuses pour retenir trop longtemps votre attention, je vous prie de bien vouloir accueillir, Monsieur, mes sentiments très dévoués dans l'Art qui nous préoccupe et où se rejoignent certaines de nos aspirations.

Blanche DAVID,
Avranches.

CONCOURS DE SCÉNARIOS

Cinémagazine ouvre un concours de scénarios de comédie, doté de 3.000 fr. de prix. Le scénario primé sera payé **2.000 Francs**.

Cinémagazine attribue, en outre, un prix de 300 francs et sept prix de 100 francs. Le scénario primé sera filmé par les soins de la Société

NATURA-FILM, dirigée par M. M. Challiot

Indications pour les concurrents. — Etablir le scénario découpé d'un film d'environ 1.200 m.

Le découpage d'un scénario consiste en la description minutieuse, scène par scène, non seulement de l'action proprement dite, mais encore de tous les jeux de physionomie, de tous les gestes des personnages et de tous les détails de la mise en scène.

Sujet imposé : Une comédie sentimentale mais non dramatique, se déroulant, autant que possible, en plein air, dans des sites français et pittoresques. Quatre ou cinq personnages principaux, au maximum.

Les manuscrits devront nous être remis avant le 30 septembre.

N.B. — Nous recommandons à ceux de nos lecteurs qui désirent prendre part à ce concours de bien se pénétrer des idées exprimées par notre collaborateur H. Diamant-Berger, dans ses articles sur *Le Scénario*, (N^{os} 30 à 33 de Cinémagazine), et sur *Le Filmage* (N^{os} 34 et suivants) et de relire l'article paru dans notre N^o 3 sous la signature d'HÉBERTAL.



FERNAND HERRMANN ET RENÉE CARL DANS « SEVERO TORELLI »

FERNAND HERRMANN

M. Fernand Herrmann est certainement le jeune premier le plus populaire et le plus aimé de l'excellente pléiade d'artistes de la troupe Gaumont. Il est né à Paris, en 1886. Tout jeune, son plus grand désir était de devenir acrobate ou écuyer, il adorait le cirque, et les exploits de M. Loyal. Plus tard, son admiration se manifesta d'abord pour les grands premiers rôles du petit théâtre de son quartier, et il se risqua enfin à la Comédie-Française, dont il devint un des meilleurs clients. Il ne ratait jamais une matinée... il est vrai que la caisse de la maison de Molière ne s'en enrichissait guère, car notre jeune ami, ne payait que

quelques maravédís pour obtenir une place modeste, tout près du ciel ; cela lui suffisait cependant largement pour ouïr les tirades classiques des pièces du répertoire.

Fernand Herrmann décida de risquer le tout pour le tout ; il voulait devenir comédien coûte que coûte, aussi prit-il en catimini quelques leçons de diction et, un beau jour, en 1902, il débuta dans un vague théâtre à des appointements encore plus vagues et il obtint tout de même certains succès. Les comères du quartier ne restaient certainement pas indifférentes au charme naissant du « beau môme, qui jouait le page », comme elles disaient... Fernand



F. HERRMANN AU PROLOGUE DE « L'ORPHELINE »

avait alors 16 ans ! Après avoir joué ainsi quelque temps, il entra au Conservatoire, d'où il sortit en 1907 avec le premier prix de comédie et le second prix de tragédie. Il avait été élève de Le Bargy. Il entra alors à l'Odéon et débuta dans l'*Arlésienne*, il joua ensuite *Le Barbier de Séville*, *Britannicus* et tout le répertoire... En 1909,

il créa à Sarah-Bernhardt *La Révolution Française*, *L'Or*, *Les Révoltés*, il joua avec succès *La Dame aux Camélias*, *L'Aiglon*, *Les Bouffons*, etc. C'est à cette époque que Fernand Herrmann se sentit pris d'un goût très vif pour le cinéma, les films qu'il voyait hebdomadairement, l'enthousiasmaient, et, à son tour, il voulut faire du cinéma. Moins chanceux que son camarade et ami Mathé, il ne trouva aucun emploi, les metteurs en scène lui répondaient par de vagues promesses qu'ils ne tenaient pas et, lassé d'attendre ainsi indéfiniment, Fernand Herrmann partit à Pétersbourg où il joua au théâtre Impérial Michel pendant deux ans. De retour à Paris, en 1913, il créa au Gymnase *L'Assaut* de Bernstein et *Un Bon Petit Diable*, de Maurice et M^{me} Rostand. Un jour, Léonce Perret l'ayant demandé pour tourner une bande, Herrmann se souvint de ses difficultés du début et, gardant un peu de rancune à l'art muet, refusa de jouer le rôle offert par le metteur en scène. Cependant, il réfléchit : son ancienne passion le reprit et, lorsque le romancier Louis Feuillade lui demanda s'il acceptait de faire « le bout d'essai » traditionnel dans *Fantomas*, il accepta avec empressement. En 1913,



FERNAND HERRMANN DANS LE RÔLE DU MATADOR DES « FIANCÉS DE SÉVILLE »

Fernand Herrmann débutait donc dans *Fantomas*. Louis Feuillade fut enthousiasmé ; il lui confia alors le premier rôle de *Severo Torelli* qui eut un véritable triomphe. Fernand Herrmann fut engagé pour un an par la Maison Gaumont.

La troupe de Louis Feuillade partit pour l'Espagne avec Herrmann, Navarre, Laurent, Morlas et Bréon, Mmes Renée Carl, Suzanne Le Bret et la petite Sutter. Ces artistes tournèrent alors *Les Fiancés de Séville*, *La Gitanella*, *Le Coffret de Tolède*, *La Neuvaine*, *La Petite Andalouse*. Fernand Herrmann jouait naturellement le rôle principal de chacun de ces films, il lui arriva du reste plusieurs aventures dont il a gardé un souvenir assez... violent. Je vais vous en raconter une :

« Au cours d'une scène du *Coffret de Tolède*, Fernand Herrmann, emporté par un vigoureux petit cheval arabe qui s'était emballé, fut désarçonné au milieu d'un troupeau de taureaux de combat qui paissait dans les environs. Vous voyez d'ici la tête que devait faire notre artiste. Grâce à son sang-froid, il n'eut pas trop de mal à se sortir indemne de cette périlleuse situation et les picadors

qui faisaient tous leurs efforts pour maintenir les taureaux, furent bien étonnés de voir la victime s'en aller le plus tranquillement du monde... Ses camarades arrivés sur les lieux avaient vu toute la scène et en étaient restés ébahis. »

De retour à Paris, Fernand Herrmann entra au théâtre des Champs-Élysées, où il fit de nombreuses créations : *Le Pou-*

lailler, *Le Veau d'Or*, *La Gloire Ambulatoire*, etc...

Le dernier film qu'il tourna avant la guerre fut *L'Expiation*, les derniers mètres de cette bande furent impressionnés le 1^{er} août 1914. Mobilisé le 4 août, Fernand Herrmann rejoignait le front où il resta jusqu'en novembre 1915, date de sa première blessure. Profitant de sa convalescence, il joua le rôle du sinistre Moreno, dans *Les Vampires*, le premier film à épisodes de Louis Feuillade, qui profitait également d'une permission militaire pour le réaliser. Cependant, Fernand Herrmann était rétabli, il devait repartir... Héroïquement, Louis Feuillade n'hésita pas à le faire mourir (dans le film, bien entendu), et un troisième chef de *Vampires* apparut, succédant aux précédents, Jean Ayme et Fernand Herrmann.

Ce fut ensuite pour l'artiste le calme plat (au point de vue artistique), jusqu'en mars 1919. Démobilisé définitivement à cette époque, Fernand Herrmann put alors reprendre la place prépondérante qu'il occupait à l'écran avant les hostilités. Il rejoignit son maître, Louis Feuillade, à Nice et il tourna les productions suivantes : *L'Engrenage*, *Le Mot de l'Enigme*, *Le Nocturne*,

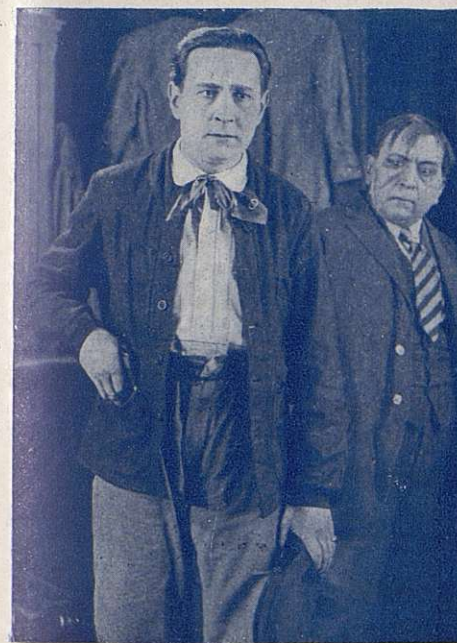


FERNAND HERRMANN DANS « LES FIANCÉS DE SÉVILLE »

puis, Jacques Varèse, l'avocat-policier de *Barrabas*, qui devait lui rapporter un si gros succès auprès du public. A force de voir Fernand Herrmann dans ce rôle, ses admirateurs et amis prirent l'habitude de l'appeler Jacques Herrmann et, depuis *Barrabas*, l'aimable artiste reçoit toute sa correspondance au nom de Jacques Herrmann. *Barrabas* fut un succès et *Les Deux Gaminés* obtinrent un véritable triomphe. Ce film, qui est bien le meilleur roman-cinéma que nous ayons vu au cours de l'année, fut interprété admirablement par l'habituelle phalange dirigée par Louis Feuillade. Dans le rôle de Pierre Manin, Fernand Herrmann ajouta encore un laurier à sa couronne déjà si chargée. Il fit pleurer maintes fois au cours de ces épisodes d'un pathétisme si parfait.

Enfin, Fernand Herrmann tourna deux bandes sous la direction de Panzini et sa dernière création de Jean de Réalmont dans *l'Orpheline* lui vaudra encore d'innombrables félicitations.

ROBERT FLOREY.



FERNAND HERRMANN DANS LE RÔLE DE PIERRE MANIN DES « DEUX GAMINÉS »

LE CINÉMA A L'ÉCOLE & LE FILM D'ENSEIGNEMENT

Il n'est plus contesté aujourd'hui que le cinématographe soit devenu, grâce à des perfectionnements récents, un précieux auxiliaire de l'enseignement à tous les degrés, que cet enseignement soit théorique ou pratique. C'est une vérité admise, mais à la suite de combien de discussions !

Quelle force il apporte, en effet, à toute démonstration théorique ! Quel mouvement il recrée pour le plus vif intérêt du spectateur, enfant ou adulte !

« Tout le monde connaît la puissance de l'image dans la formation intellectuelle et morale de la jeunesse. Dans les livres qui lui sont destinés on a depuis fort longtemps illustré le texte. On fait des contes aux enfants, on leur apprend des fables, et contes ou fables, est-ce autre chose que l'image substituée à l'idée ? » Ainsi s'exprimait déjà l'an passé, M. Aug. Besson dans son rapport à la Commission extra-parlementaire chargée d'étudier le problème. Mais ici, l'image est plus merveilleuse encore. Elle s'impose avec toute la force toute l'acuité, toute la magie de la vie même. Elle est la vie. Et, de la sorte, mieux que les livres, mieux que les paroles les plus éloquentes, M. Aug. Besson pouvait justement ajouter que le cinéma « initie l'enfant dès son plus jeune âge au mécanisme si complexe de la vie moderne. Reculant les horizons, supprimant les barrières, il révèle la diversité des aspects de l'univers, rapproche et rend presque tangibles les êtres et les choses les plus éloignés, ressuscite les époques évanouies, montre des vérités plus belles que les plus belles des légendes. Il ne nourrit pas seulement l'esprit de connaissances utiles, il peut l'arracher aux vulgarités et aux bassesses, l'élever vers l'idéal. »

Aussi, semble-t-il, que jamais encore la question du cinéma éducateur ait provoqué plus d'écrits et de discours. Et c'est logique. Car les démonstrations faites par ses apôtres, l'initiative de certaines entreprises privées, ont encore ajouté à l'évidence de sa nécessité et à la puissance de ses effets. En outre, les débuts de l'organisation et du fonctionnement du film d'enseignement dans quelques pays étrangers et leur succès ont forcé l'attention des plus indifférents ou des réfractaires. Avec les progrès constants de l'appareillage, il devenait inévitable que le problème allait se poser nettement et qu'il était indispensable d'essayer de le résoudre au plus tôt. Car les difficultés ne manquent pas dans un domaine jusqu'ici si peu exploré.

Après les sociétés et les groupements divers, la Ville de Paris, puis l'Etat, ont prêté enfin une oreille attentive aux promoteurs de la réforme. M. Léon Rictor, qui est poète, et dont le dévouement à la cause scolaire s'emploie avec une foi nébranlable, a rédigé un rapport très complet

sur la question du cinématographe à l'Ecole, à la suite duquel il a réussi à faire voter par le Conseil municipal de Paris où il représente le quartier Saint-Gervais, une proposition tendant à l'organisation de séances cinématographiques pour les enfants des écoles publiques et à l'introduction de l'écran dans l'enseignement à tous les degrés.

D'autre part, MM. Collette et Bruneau, les deux apôtres de la première heure, ont fait à la Commission extra-parlementaire, spécialement réunie, des rapports extrêmement substantiels. M. Collette a établi un programme complet d'enseignement primaire et de travail manuel ou il énumère notamment parmi les avantages des projections cinématographiques : « exciter la curiosité, éveiller, retenir et concentrer l'attention ; permettre de reculer à volonté les limites du champ d'observation ; résumer ou condenser des faits dont le développement ou la répétition, exige un temps relativement long ; rendre possible l'étude collective des phénomènes d'ordre microscopique. » Pour l'utilisation, il remarque judicieusement qu'en principe les leçons comportant l'étude des choses, des êtres ou des faits, ne doivent être accompagnées de projections animées que lorsque l'objet de l'étude ne peut être observé directement ; que la projection cinématographique ne se suffit pas à elle-même ; qu'elle fait partie d'une leçon et ne peut se substituer à elle. Précédant ou accompagnant la leçon, elle la complète.

M. Adrien Bruneau, professeur de dessin à l'Ecole des Arts décoratifs et dont, dans *Cinémagazine*, M. Pierre Desclaux a excellemment exposé la méthode et son application pratique, insiste tout particulièrement sur les démonstrations édifiantes faites par la Ligue de l'Enseignement depuis plusieurs années, en des séances hebdomadaires, sur les expériences faites à l'Ecole de Médecine et au Collège de France par les docteurs Broca, Franck et J.-J. Faure, et sur cet autre rôle important du cinéma : l'éducation artistique du peuple.

Voilà pour la théorie. Mais pour saisir les différents aspects de la question et en envisager utilement la solution, il faut pouvoir profiter des expériences réalisées en France et à l'étranger et résumer rapidement les résultats pratiques déjà obtenus.

C'est en 1911 que, pour la première fois, en France, un professeur de l'enseignement secondaire, M. Brucker, professeur d'histoire naturelle au lycée Hoche, à Versailles, illustra ses leçons de projections animées. En 1913, quelques lycées parisiens, Condorcet, Louis-le-Grand, Janson-de-Sailly, Voltaire, Fénelon, Jules Ferry, imitèrent cet exemple. Quelques écoles d'enseignement technique et professionnel, comme

A LOS ANGELES

L'importance, sans cesse accrue, de *Cinémagazine*, nous amène à étendre notre action aux Etats-Unis, de manière à tenir nos lecteurs au courant de la production américaine. Déjà excellemment représentés à New-York par notre dévoué compatriote Dominique Audolent, nous avons décidé d'étendre notre action à la Californie. C'est notre jeune et très compétent collaborateur Robert Florey qui a bien



Robert FLOREY

voulu accepter la tâche de nous représenter à Los Angeles et à Hollywood, métropoles mondiales du film.

Il tiendra le public français au courant du mouvement cinématographique des bords du Pacifique, et il s'efforcera de trouver là-bas des débouchés pour notre production nationale.

Robert Florey a déjà fait ses preuves en collaborant à de nombreuses revues corporatives et il exerça déjà brillamment son activité en Suisse aussi bien comme scénariste et metteur en scène qu'en matière journalistique.

Robert Florey s'est embarqué le 6 septembre à bord de l'*Orbita*. Nous ne tarderons pas à publier sa première lettre. *Cinémagazine* remercie, par avance, ses amis des Etats-Unis de l'accueil qu'ils voudront bien réserver à son représentant.

Nos lecteurs apprécieront les sacrifices que *Cinémagazine* s'impose continuellement pour se montrer le digne organe des Amis du Cinéma du monde entier.

LA DIRECTION.

l'Ecole de Vierzon, utilisèrent également le précieux appareil. Puis, désirant aider à ces initiatives, l'Etat décida la création, au Musée de l'Enseignement, rue Gay-Lussac, d'une « cinémathèque » qui ne comprend déjà guère moins de 100.000 mètres de pellicule. Les écoles normales possèdent presque toutes un appareil de projection et on a dressé récemment un catalogue où elles peuvent puiser. Mais on conçoit que tout ceci, par manque de direction générale et de méthode, soit fort imparfait.

Le premier cinéma scolaire est né en janvier dernier, à Paris, dans la petite école de la rue de Sambre-et-Meuse, en plein quartier de Belleville, grâce à l'initiative de M. Morlé qui parvint, au prix de mille difficultés, à faire installer aux frais de la Ville un appareil de projection offert par M. Dubois, délégué cantonal, et à obtenir des maisons Pathé et Gaumont le prêt de quelques films documentaires : la *Circulation du Sang*, le *Vésuve*, l'*Extraction du Fer* et une étude sur les *Rongeurs*.

Presque dans le même temps, le *Foyer Civique* qui avait déjà réalisé avec un grand succès une expérience intéressante dans les Régions libérées, en entreprenant une tournée de 400 kilomètres pour donner des représentations à la fois amusantes et instructives aux enfants du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme et de l'Oise, organisa dans dix écoles de la Ville de Paris des séances cinématographiques pour les écoliers et les écolières de 10 à 13 ans.

Le *Foyer Civique* utilisa à cet effet, l'outillage de la Compagnie Universelle Cinématographique dont nous verrons plus loin le rôle important en cette matière, et présenta trois séries de films sur la Forêt, la Rivière et la Mer. Pour montrer aux enfants le rapport qui associait les images et orienter leurs esprits vers une conclusion précise, le *Foyer Civique* s'assura la collaboration de quelques conférenciers dont le rôle consistait « moins à faire une leçon qu'à préparer et à renforcer par la parole le plaisir visuel... » cette expérience réussit remarquablement. Les conférenciers, dit M. Hollebecq, ont su « en artistes », montrer aux écoliers comment le cinéma nous révélait la beauté des choses, comment il venait tirer de la banalité quotidienne, une profusion d'images que, sans lui, nous n'aurions jamais aperçues, achevant ainsi en chacun de nous la découverte de la vie. Mais, en éducateurs, ils ont tiré de ces rapprochements voulus entre les films, un enseignement civique qui n'a pas manqué de frapper l'esprit et d'émouvoir le cœur des jeunes assistants. En même temps que la vie si intense des êtres et des choses de la nature, ils ont signalé la grandeur et la patience de l'effort humain, la manière dont le monde était remanié par l'homme et soumis à ses décisions, et comment pour lutter victorieusement contre l'action aveugle des forces de la nature, il importait que les peuples s'unissent et collaborent.

LÉON MOUSSINAC.

(A suivre)



LES ACOLYTES DU LOUCHE TENANCIER

Clichés Select.

LES PERSONNAGES DU FILM AMÉRICAIN (1)

LES Acolytes du louche tenancier. — Comme le « Miles Gloriosus » de la comédie latine, le « Capitan » du théâtre espagnol et le valet intrigant de la scène classique française, le tenancier de bouges est un personnage secondaire important du film-américain. Il nous a donc semblé nécessaire de l'étudier avec une certaine attention dans un article précédent, mais nous serions inférieurs à notre tâche si nous ne faisions pas un crayon rapide des acolytes qui secondent ses entreprises.

Ceux-ci appartiennent en partie à la tourbe des déclassés et des aventuriers qui se sont exilés dans les colonies de l'Ouest ou du Klondyke, en partie aux cercles financiers des grandes villes. Car le tenancier ne veut adjoindre aux profits de son établissement que des profits supplémentaires relativement considérables : il néglige le petit mercantilisme et ne s'occupe jamais de vendre des objets de première nécessité, la paco-

tille réclamée par une population d'émigrés ; il abandonne ce négoce à des propriétaires de bazars de « stores » qui se font péniblement payer par leurs clients dépouillés chez le sinistre mastroquet.

Après avoir vidé la bourse de ses victimes, celui-ci convoite leurs terrains, ou leurs cheptels, leurs terrains surtout dont ils sont propriétaires par droit de premier occupant, sans titres nettement homologués et qui, souvent, contiennent d'incalculables richesses minières ou pétrolifères. Il s'agit donc, pour le tenancier, soit de faire disparaître les heureux possesseurs de ces biens quand leur bras est trop fort ou leur revolver trop juste, soit de les déposséder au moyen de contrats capables

d'être pris en considération par les tribunaux. De là, trois sortes d'acolytes pour notre bandit : des bravi, des magistrats, des mandataires plus ou moins officiels des grandes sociétés financières.



UN JUGE DE PAIX COMPLAISANT

(1) Voir Numéros 21 et 28.

Les bravi sont pittoresques en diable et nous nous retrouvons avec eux en plein théâtre romantique ; ils ont le vaste couvre-chef et l'allure cavalière des Saltabadil et des Don César, il ne leur manque qu'une rapière remplacée à leur côté par un énorme revolver de 12 m.m. Leur visage dur, leurs yeux cruels révèlent des gailards « qui n'ont pas plus de souci de tuer un homme que d'avalier un verre de vin ». Nous serions enclins à leur pardonner une longue suite de forfaits, tant nous leur savons gré d'être à ce point traditionnels. Nous voulons croire qu'ils ont eu honte d'exercer patement leur coupable industrie sur les boulevards déserts et dans la banlieue des grandes villes où, coiffés d'une hideuse casquette, vêtus d'un veston étriqué, ils dégringolaient le bourgeois sans défense, et qu'ils ont décidé de s'élever dans la hiérarchie des malfaiteurs en allant vivre parmi des peuplades assez jeunes pour accueillir des brigands avantageux et classiques.

À la solde du tenancier, nos « braves » ne redoutent plus le policeman ou le gendarme, et leur amour-propre en est flatté. Leurs mauvais coups se font le plus souvent à visage découvert, publiquement, dans le brouhaha des beuveries : un coup de feu tiré à bout portant et la victime désignée culbute. Nous avons vu que les clients des bouges américains avaient des querelles un peu vives ; dans ces conditions, comment ne prendrait-on pas, dans leur milieu, un assassinat pour un combat singulier ?

Cependant, il ne faudrait pas croire que le métier de nos sympathiques bandits soit absolument sans risques. Les victimes ont des parents et des amis dont les revolvers partent, eux aussi, avec une extrême facilité. D'autre part, la loi de Lynch n'est pas un vain mot et, si l'assassiné jouit d'une certaine popularité dans le pays, un « meeting d'indignation », selon l'expression consacrée, se constitue spontanément où la mort du coupable est décidée.

Rien ne peut empêcher l'exécution de ces



UN AVENTURIER MONDAIN

jugements sommaires, ni la résistance désespérée du condamné, ni sa fuite éperdue à travers les plaines sans limites ou les bois inextricables.

Le proscrit est poursuivi, forcé comme une bête au laisser-courre, et son cadavre se balance bientôt au bout d'une corde.

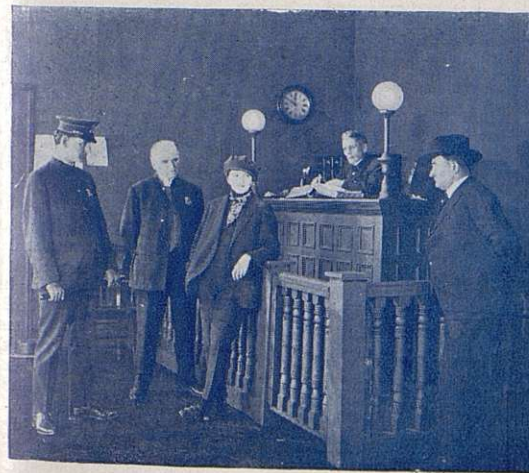
Décidément, les drôles dont nous venons de parler sont des personnages parfaits pour le cinématographe, puisqu'ils permettent de créer du pittoresque, du mouvement et du pathétique ; aussi, les auteurs américains en ont-ils largement profité.

Certains magistrats complaisants dont le tenancier fait usage comme nous l'avons dit, paraissent moins souvent à l'écran, car leur silhouette est plus délicate à dessiner.

Magistrats ? Ce mot est bien solennel pour désigner de pauvres diables ballottés, puis rejetés par le flot des villes civilisées où leur esprit oblique et chafouin s'est exercé sans succès.

Nous avons en France une assez piètre idée du juge de paix colonial : que dirions-nous, si nous rencontrions à Konakry ou bien à Tamatave, un représentant de la loi semblable à celui qui rédige les actes authentiques dans une bourgade naissante de l'Ouest américain ? Ivrogne, joueur, débraillé, cynique, il est à vendre pour dix dollars ou pour un verre de whisky ; on tremble en songeant qu'il peut célébrer des mariages et sceller des accords commerciaux.

Vis-à-vis des naïfs et des timides, le tenancier fait usage de ce triste pantin et malheur aux infortunés qui se laissent prendre à la comédie de la légalité ! Leur ranch ou leur placier deviennent pour un morceau de pain, la propriété



UN BANDIT DES GRANDES VILLES

d'une puissante compagnie, car l'omnipotent bistrot reçoit fréquemment la visite de gentlemen fervents du grand tourisme et curieux de suivre les efforts tentés par de hardis pionniers dans des régions lointaines.

Après avoir écouté le rapport très précis de leur hôte, ces gentlemen daignent lui désigner les terrains qu'ils seraient désireux d'acquérir et ne lésinent pas sur la commission, pourvu que satisfaction leur soit donnée rapidement. Ces élégants voyageurs ont-ils à rentrer dans les détails d'exécution ? Ce serait faire preuve d'une étroitesse de vues indigne des grandes affaires. Aussi, ne s'attardent-ils pas dans un inconfortable séjour et continuent-ils leur randonnée, certains de trouver des télégrammes intéressants en revenant à leurs offices.

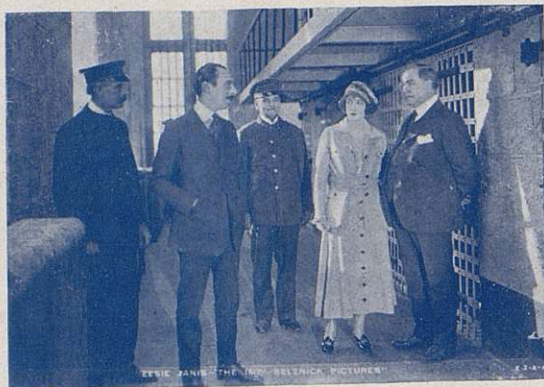
Comme personnages de comédie, ces raffleurs de biens n'offriraient qu'un intérêt médiocre s'ils n'étaient pas des types absolument purs de businessmen américains pour les-

quels l'argent n'a pas d'odeur. De plus, il est saisissant de lire sur leurs visages glabres, un féroce mépris pour ces ilotes qui préparent dans l'exil et dans la souffrance la fortune d'une aristocratie financière certaine de les dépouiller tôt ou tard.

L'Aventurier des grandes villes. — Il ne faudrait pas oublier que l'Amérique tout entière demeure une terre de luttes et de conquêtes. Parmi les émigrés avides qui peuplent en grande partie le Nouveau Monde, les farouches pionniers de l'Ouest ne sont pas les plus acharnés à poursuivre la fortune.

Dans les villes monstrueuses, où se brassent fiévreusement de colossales affaires, où le luxe s'affiche avec crudité, les aigrefins, les escrocs, les chevaliers d'industrie, trouvent un champ magnifique à leurs exploits. Sans être trop paradoxal, on pourrait même dire que la mentalité du Yankee lui permet d'envisager sans inquiétude la présence de ces enfants perdus. L'Américain est l'homme de la politique des résultats ; nous n'irons pas jusqu'à prétendre que, pour lui, la fin justifie les moyens, mais il ne perd pas son temps à rechercher les circonstances qui firent d'un gueux un gentleman. Tant pis pour les dupes, tant pis pour les faibles, s'ils ne savent pas se garder et se défendre !

Car, si le citoyen de New-York ne vit pas comme le coureur des prairies, le revolver à la main, il possède un arsenal de lois expéditives et implacables, qu'il peut facilement faire jouer avec l'aide d'une police bien organisée.



UN AVENTURIER SOUS LES VERROUS

Quiconque sait échapper à l'attorney général ne paraît jamais tout à fait méprisable aux yeux d'une société si combative, qu'elle est parfois capable de confondre un abus de confiance avec une ruse de guerre. La rude Lacédémone n'avait-elle pas cette tournure d'esprit ? Parmi les personnages du cinématographe américain, nous voyons donc une très belle variété de filous urbains depuis le pickpocket jusqu'à l'aventurier du grand monde. Ce dernier, chez nous, eut toujours la faveur des feuilletonnistes et des dramaturges populaires, mais sur les écrans du

Nouveau Monde, il apparaît dénué de finesse et de nuances.

Les nombreux cocktails qu'il absorbe le poussent trop souvent à des brutalités choquantes et puis son âme reste uniformément noire ; jamais il ne s'offre une fantaisie généreuse, une débauche de sensibilité ; il n'excite ni notre intérêt, ni notre effroi : il nous dégoûte. Tant mieux, direz-vous, car rien n'est plus immoral qu'un malfaiteur

sympathique et si les censeurs n'étaient pas des ânes, ils devraient proscrire impitoyablement les Raffles et les Arsène Lupin.

Sans doute... Sans doute... mais vieux latins que nous sommes, nous pardonnons volontiers à celui qui nous a pris notre bourse, s'il a su la subtiliser avec grâce... JACQUES ROULLET.

ON NOUS ÉCRIT DE NEW-YORK

— Pour tourner son prochain film *Bits of Life*, Marshall Neilan a embarqué toute la troupe sur le transatlantique *Yale*. Le scénario implique de nombreuses scènes en mer et dans le port de San Francisco ; aussi le navire a-t-il été aménagé spécialement pour l'occasion, avec salons de maquillage, des douches et une salle à manger spéciale.

— Rex Ingram, qui dirigea *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, va surveiller la mise à l'écran de *Turn to the Right*, qui fut d'abord produit pour la scène et joué. Le total des droits à payer pour la mise à l'écran s'élève, dit-on, à un demi-million de dollars, la plus forte somme payée jusqu'ici.

— Il semble qu'il y ait une tendance vers la production en petite quantité, au lieu d'une intégration de plus en plus rigoureuse des maisons moins importantes dans les immenses usines à films, comme bien des prophètes aimaient à l'annoncer. C'est tout au moins vrai pour les producteurs qui cherchent à faire « artistique », et il y a une sérieuse demande pour cette catégorie. Quoi qu'il en soit, c'est la raison pour laquelle Robert Z. Léonard et sa femme, Maë Murray, viennent de se lancer dans la production isolée. D. A.

L'AFFAIRE DU TRAIN 24

Roman-Cinéma d'Aventures Policières en 8 Épisodes

PAR ANDRÉ BENCEY. — FILM ET CLICHÉS PATHÉ



— C'est sûrement celui-là !

TROISIEME EPISODE

BALUCHET OPÈRE LUI-MÊME

Pendant que Baluchet, pour répondre à l'appel de Firmin, se hâtait vers Montmartre, le valet de chambre, à force de patience, dégageait un peu ses mains des liens qui les sanglaient et réussissait à tourner le commutateur électrique pour faire de la lumière. Quant à secourir son maître toujours évanoui, il n'y fallait pas songer avec les bras cerclés au corps par cette maudite corde, solidement et savamment nouée. Dans l'hôtel, isolé au milieu d'ateliers d'artistes inhabités la nuit, nul concours à attendre avant l'arrivée du détective. Et Firmin de se lamenter à la pensée que Tramont, gravement atteint peut-être, restait là sans aide ni soins.

— Monsieur !... lui disait-il, la voix attendrie... C'est moi... c'est votre Firmin, qui vous parle...

Était-ce effet d'optique ? Il lui sembla que le peintre tressaillait légèrement... Pris d'un immense espoir, il se laissa choir, plutôt qu'il ne se coucha, aux côtés de son maître pour l'examiner de plus près.



— Un quart d'heure à perdre... Cent francs à gagner !

COPYRIGHT BY ANDRÉ BENCEY, 1921.

— Monsieur, répondez-moi? reprit-il affectueux... Vous m'entendez, n'est-ce pas, monsieur?...

Cette fois, ce n'était pas une illusion... le peintre remuait la tête. Il essaya même de la soulever, mais alourdie par le coup reçu, elle retomba.

— Que monsieur s'accroche à moi, s'il veut s'asseoir! dit le valet, cependant que l'artiste risquait une seconde tentative.

Tant bien que mal, M. de Tramont se mit sur son séant. Il se passa la main sur le front, l'œil hagard, cherchant sa mémoire. Puis, soudain, la notion du danger couru lui revenant en même temps que les forces, il lança, furieux, son poing en avant contre d'imaginaires ennemis :

— Où sont-ils, les scélérats? cria-t-il.

— Que monsieur se calme... ils sont partis... Monsieur souffre-t-il? demanda Firmin, voyant que son maître palpitait sa tête et sa mâchoire douloureuses. Etes-vous blessé, Monsieur?

— Laisse-moi souffler, mon bon Firmin!... Ça va mieux... Rien de cassé... je m'en tire à bon compte!

Il se releva péniblement et, tout étourdi encore, vint s'affaler sur le divan, les yeux mi-clos.

Le bruit d'un taxi stoppant devant la maison et, presque aussitôt, celui de la porte d'entrée, refermée violemment, lui donnèrent l'impression d'un retour des malfaiteurs. Subitement sur la défensive, le peintre s'élança vers le tiroir où dormait son revolver :

— Ils reviennent!... Prends une arme à la panoplie, Firmin... Nous allons bien les recevoir!...

— Hélas! monsieur... Je suis ficelé comme un saucisson et je peux à peine bouger! gémit Firmin...

Des pas se rapprochaient, montant l'escalier. Tramont traversa l'atelier, s'avança dans le vestibule :

— Qui va là? cria-t-il, braquant son revolver... Parlez ou je tire!

— Ne tirez pas... C'est Baluchet! La porte était ouverte... Vous m'excuserez d'être entré sans frapper!...

— C'est moi, au contraire, qui m'excuse, fit l'artiste, reconnaissant l'organe du policier. Mais, quelle Providence vous amène ici, à pareille heure de la nuit?

— Ce n'est pas la Providence, dit Baluchet, c'est le téléphone de Firmin.

Et le détective, son chapeau mou sous le bras gauche, le browning au poing droit, scrutant prudemment les coins obscurs, parut.

— Que se passe-t-il donc? fit-il à la vue du désordre de l'atelier... Pas blessé, au moins, M. de Tramont?

— Par miracle!... J'aurais pu, en tombant, me fendre le crâne sur l'angle de ce bahut...

Et Tramont le menait à son point de chute,

lui expliquait le drame, lui montrait Firmin garroté.

— Vous avez bien fait de ne pas toucher à ces cordes avant mon arrivée, dit le détective. Le détail le plus infime à vos yeux, peut avoir pour moi une importance capitale; et la façon dont on s'y est pris pour ligoter votre domestique est très intéressante... joli travail!... Nous avons affaire à un professionnel... c'est du solide!

Il examina en connaisseur la ligature, puis son regard se porta vers le grand rideau blanc de la baie vitrée; le cordon de tirage, arraché, avait servi à boucler Firmin.

— Fichtre! s'écria Baluchet, le gaillard est robuste... Pour rompre, comme il a fait, un cordon de cette force, il faut qu'il ait de la poigne!

D'un coup de canif il trancha les liens, évitant de toucher aux attaches, faites de façon spéciale et qu'il glissa dans sa poche.

— Ces nœuds-là sont plus résistants que des nœuds marins, ils m'aideront sûrement dans mes recherches, reprit-il, tandis que Firmin, enfin débridé, frictionnait ses membres engourdis.

Après s'être assuré qu'aucun être suspect n'était demeuré dans l'hôtel, Baluchet revint vers M. de Tramont et son domestique :

— Maintenant causons! leur dit-il. Qu'est-il arrivé?

L'artiste, du geste, invita Firmin à parler.

— Voici! expliqua celui-ci. Ainsi que je fais chaque fois que Monsieur s'absente le soir, j'allai, pour l'attendre, me reposer sur le divan du vestibule, au premier. Avant de m'allonger, j'avais fait le tour de la maison : tout y était en ordre. Je rêvassai un moment, puis je m'assoupis...

— Quelle heure était-il? demanda Baluchet.

— Onze heures environ, Monsieur!... Je ne sais pas depuis combien de temps je dormais lorsqu'un bruit, semblable à celui d'une vaisselle qui se brise, me parvint sans pourtant me tirer tout à fait du premier sommeil. Ce n'est qu'au bout d'un moment que je repris conscience et me levai.

Me souvenant alors du bruit perçu, je me penchai à la balustrade du palier. Stupéfait, je vis, au rez-de-chaussée, deux formes humaines qui s'agitaient et tâtonnaient à la lueur d'une lampe électrique... Pas d'erreur : c'étaient des monte-en-l'air...

J'étais sans armes; je songeai à la hache de la panoplie placée au milieu de l'escalier... Pour l'atteindre sans attirer l'attention, je descendis en rasant le mur. Mais, patatras! j'accrochai au passage un plâtre qui, en tombant, me fit perdre l'équilibre, et je roulai au bas de l'escalier!... Comme je cherchais à me relever, l'un des malfaiteurs — un qui avait de la barbe et des lunettes — se précipita sur moi et me porta un coup si rude



Il passait le meilleur de son temps à prodiguer, en bougonnant, des soins désintéressés.

à la tempe droite que je perdis connaissance...

Baluchet avait laissé parler Firmin sans l'interrompre, le menton dans la main, son regard de singe vrillé sur celui du narrateur. D'un geste coupant il lui commanda le silence, puis, ayant médité sur ce qu'il venait d'entendre, il alla inspecter les lieux indiqués par le valet de chambre :

— Bon! fit-il en remontant... Après?

— Quand je repris conscience de moi-même, dit le domestique, j'étais ligoté, bailonné; Monsieur luttait contre les deux bandits... Je le vis tomber... mais, auparavant, il en avait touché un, le plus maigre... Alors, l'homme aux lunettes chargea son copain sur son dos et l'emporta... Ensuite, j'ai eu la chance de parvenir à vous téléphoner...

Interrogé à son tour, Renaud de Tramont conta sa désagréable surprise du retour, traça le vague portrait des deux individus occupés à forcer son coffre, démontra la façon dont il s'était défendu; joignant le geste à la parole, l'artiste, en travers de la porte, fendait l'air des moulinets de sa canne :

— Je la tenais par le petit bout, dit-il, et je vous prie de croire que je tapais dur.

Baluchet soupesa la poignée d'argent massif, éprouva la solidité du jonc.

— L'homme atteint avec cela, fit-il, a dû être sérieusement « mouché »!... Tout à l'heure, Firmin, continua-t-il, vous avez parlé de l'individu à barbe et lunettes... Avez-vous pu distinguer ses traits?

— Impossible, Monsieur Baluchet! L'un et l'autre avaient leur coiffure sur les yeux; je n'ai pu voir leur figure. Seules, la barbe et les lunettes, que Monsieur vous a signalées aussi, m'ont frappé...

Quelques instants de réflexion encore, et Baluchet, pris par l'amour de son métier, se frotta vigoureusement les paumes :

— Maintenant, au travail! s'écria-t-il.

Et comme Tramont et Firmin se disposaient à l'assister, il les arrêta net :

— Non! dit-il. Asseyez-vous là et restez bien sages! Il doit y avoir, à certains endroits, des traces utiles que nous n'avons déjà que trop effacées.

Immobiles et muets, pour ne pas troubler ses recherches, maître et valet virent alors le policier se livrer à une étrange mimique. Il allait et venait d'un coin à l'autre, semblant, tel un chien de chasse, humer l'air de son nez pointu; tantôt, il s'apostrophait vertement : « Imbécile que je suis! » tantôt, il s'encourageait d'un mot aimable : « Va, mon chéri, continue! » il photographiait avec un petit Kodak de poche tout ce qui l'intéressait; il se jetait à plat ventre afin de mieux sonder les mystères du parquet et des tapis. Sans s'attarder à analyser le désordre d'un petit bureau dont on avait bouleversé les tiroirs, il arriva au coffre-fort, et là, tomba en arrêt :

— Quand vous êtes entré, M. de Tramont,

fit-il, les malandrins s'éclairaient d'une bougie!... Sans doute, en frappant Firmin, avaient-ils détraqué leur lampe électrique!... Bonne affaire, la bougie!... ils avaient les doigts gras... ils ont dû laisser leur signature...

S'approchant alors du coffre, il projeta, à l'aide d'un petit soufflet, une poudre blanche très fine sur les empreintes digitales, et celles-ci apparurent nettement sur le meuble.

— Tiens! s'exclama-t-il. L'un des cambrioleurs est blessé à un doigt, ou bien il en a un de moins... Oh! oh! ajouta-t-il, l'autre à la main plus large et il doit être gaucher!...

Le décliné de l'appareil scandait chacune de ses phrases, indiquant que Baluchet fixait à mesure ses observations sur la plaque sensible.

— Firmin, poursuivit-il, a été frappé de face, à la tempe droite, par l'homme aux lunettes; c'est donc celui-là le gaucher...

Dans un coin sombre, il ramassa la lampe électrique, toute bosselée :

— Pardi! fit-il. C'était évident... C'est avec cette lampe qu'on a cogné... et j'y retrouve l'empreinte d'un pouce gauche!... Le compte du barbu est réglé...

A ce moment, Baluchet jugea qu'il avait bien gagné le droit à quelque répit :

— Cinq minutes d'entr'acte! proclama-t-il.

Et, pour s'asseoir, il releva une chaise renversée par Tramont dans sa lutte. Mais, ce qu'il vit alors, en se baissant, lui arracha un cri de triomphe. Ce rare trésor était un vieux chapeau melon, crevé d'un coup de canne. Ravi de sa trouvaille, le policier se campa sur le divan, à côté de l'artiste, afin de l'associer à sa satisfaction.

Le couvre-chef était de qualité commune et de teinte indéfinissable pour avoir beaucoup servi. Dans l'intérieur, la coiffe crasseuse, marquée aux initiales B. B., révélait qu'il avait été acheté avenue Victoria.

— Le propriétaire de ce chapeau doit être un petit bureaucrate économe, mais qui a mal tourné! dit Baluchet sentencieusement. Le ruban fané et reteint à l'encre noire prouve ce que j'avance.

Il promena ses doigts le long du cuir gras et constata une épaisseur : du papier y avait été glissé pour rétrécir l'entrée. Une première bande — morceau d'un Bulletin de l'Assistance Publique — semblait plus ancienne que la seconde, fragment déchiré sur lequel on lisait :

...ONCET
...CRÉTAN, 28 bis (19°)
...amorphe { aa 0,01
...de fer {
...aféine { aa 0,02
...annabis {

— Ou je ne suis qu'un âne, affirma le détective, ou ceci représente une ordonnance médicale... *aféine*, signifie : *caféine*; *aa*, c'est

l'abréviation employée en pharmacopée pour dire : *même quantité de*... Quant à l'adresse du médecin, elle me semble clairement indiquée : il habite au 28 bis d'une rue du 19^e arrondissement qui se termine par *...crétan*... Pas besoin de creuser longtemps : dans le dix-neuvième, je ne vois que l'avenue Secrétan qui soit dans ce cas...

— Avenue Secrétan, 28 bis! s'écria Tramont... Mais c'est la clinique du docteur Poncet, mon ami...

— Ce qu'il fallait démontrer, conclut Baluchet... ONCET, est la fin de CLINIQUE DU D^r PONCET... C'est limpide comme de l'eau de la Vanne...

— Quelle coïncidence! reprit Tramont... C'est à sa clinique qu'est morte, jadis, la pauvre mère de Jacques, mon filleul!...

Baluchet réclama quelques renseignements sur le praticien et sa clientèle, puis, suffisamment reposé, il reprit sa quête à travers l'atelier...

— Une chose me paraît évidente! déclara-t-il, après avoir terminé son inspection. Ces malfaiteurs en voulaient à votre coffre-fort... nullement à votre vie... La preuve est, qu'ils n'étaient pas armés et qu'ils se sont contentés d'immobiliser Firmin... S'ils vous ont frappé, c'est parce que, surpris... encore l'ont-ils fait doucement

— Doucement! se récria Tramont en se frottant le crâne... comme vous arrangez cela!

— Je veux dire qu'ils y ont mis autant de modération que possible... Or, voici que j'aperçois, dans ce petit meuble, cinq billets de cent francs, bien en vue, et qu'ils ont dédaigné d'emporter...

— Peut-être n'en eurent-ils pas le temps?

— Possible!... Mais peut-être aussi cherchaient-ils, plutôt que de l'argent, certains titres, certains papiers...

— Vous m'ouvrez là un horizon nouveau, fit Tramont songeur... Je détiens, en effet, un document compromettant qu'une personne de ma connaissance aimerait voir anéanti!... Je ne crois pourtant pas cette personne capable d'organiser un tel guet-apens!

— Nous en reparlerons, dit gravement Baluchet, s'il se produit de nouvelles attaques... En attendant, je veille au grain... comptez sur moi... Maintenant, je file! Il est deux heures du matin; vous avez besoin de repos... Je vous laisse. Rendez-vous à dix heures, à la clinique de la rue Secrétan; vous me présenterez à votre ami Poncet...

M. Pégomas, chapelier, avenue Victoria, suivait d'un œil distrait les ébats de son employé s'escrimant, ainsi que chaque matin, à la toilette de la boutique, quand son regard fut capté par un individu qui, descendu de taxi-auto devant la porte, interrogeait le fond d'un vieux chapeau, inspectait l'étalage, lor-



— Si bien que vous avez perdu votre « cloche »... Je vous la rapporte...

gnait la devanture. Après quelque hésitation, l'homme entra dans le magasin.

M. Pégomas s'empessa, la bouche en cœur.

— Vous désirez, Monsieur?

— Je voudrais simplement savoir, répondit l'autre, si ce chapeau sort de chez vous et à qui vous l'avez vendu?

La perspective d'un dérangement sans profit rétrécit en moue le sourire de M. Pégomas; il prit, néanmoins, l'objet du bout des doigts, et murmura du bout des lèvres, après examen :

— Il sort de chez moi, sûrement, puisqu'il porte ma firme... Quant au nom de l'acheteur?... On vend tellement de chapeaux et celui-ci est si vieux!...

— Cherchez bien, Monsieur, insista le visiteur, en mettant sous le nez du chapelier une carte d'agent de la Sûreté.

Soudain approuvé, M. Pégomas s'excusa, prit son air le plus civil et se hâta vers ses livres.

Baluchet (que le lecteur a déjà reconnu) poursuivait, imperturbable :

— Ce chapeau a dû être acquis par un employé subalterne, tâtilon et atteint de calvitie; celle-ci, en s'accroissant, l'obligea à glisser sous le cuir ce morceau de journal... Enfin, la double initiale B. B. doit vous servir de repère... Baptiste, Borromée, Boniface, Babylas... Il n'y a pas tant que cela de prénoms masculins commençant par un B...

— Attendez donc!... Les deux B... J'y suis peut-être...

Il prit un gros registre, en compulsa la table :

— Voilà! voilà! s'écria-t-il victorieux, montrant à Baluchet la page qui mentionnait :

M. Barnabé Badin (de l'Assistance Publique), 61, avenue Trudaine,

Une cape (à livrer)..... 9 fr.

— C'est sûrement celui-là! ajouta M. Pégomas.

Baluchet, satisfait, nota l'adresse et s'en fut. Les bureaux de l'Assistance Publique étaient de l'autre côté de l'avenue. Il fit signe au chauffeur qui l'attendait de changer de trottoir, traversa lui-même la chaussée, et abordant un gardien qui se prélassait à la porte de l'immeuble administratif :

— M. Barnabé Badin, s'il vous plaît?... fit-il avec un salut.

— M. Badin... l'expéditionnaire? ponctua l'interpellé. Je ne crois pas qu'il vienne aujourd'hui...

— Il est en congé?

— Non, il est mort il y a huit jours!...

Baluchet aurait reçu une tuile sur la tête qu'il n'aurait pas été plus ahuri. Le fil de sa piste se cassait net. Il se gratta le nez et se pinça le menton, tic familier qu'il avait gardé du temps où il portait la moustache et la mouche... Mais le détective n'était pas homme à tergiverser longtemps. Laisant le gardien, narquois, savourer l'effet de sa bonne

plaisanterie, il remonta dans sa voiture en intimant au conducteur :

— Avenue Trudaine, 61, en quatrième vitesse!

A cette adresse, une énorme concierge procédait, d'un balai tumultueux, au nettoyage de sa loge.

— Madame! dit Baluchet qui lui glissa une pièce dans la main. Reconnaissez-vous cette coiffure comme ayant appartenu à ce pauvre M. Badin?

— Si je la reconnais! s'écria la matrone apitoyée. Je vous crois, que je la reconnais. Il n'avait que celle-là... En débarrassant la chambre de ce cher homme, par ordre du propriétaire, j'ai trouvé ce chapeau et comme il était trop vieux pour le 'chand d'habits, je l'ai jeté, hier soir, aux ordures....

Baluchet n'avait décidément pas de chance aujourd'hui!... Allez donc retrouver le nouveau possesseur d'un feutre jeté à la voirie?

Pour un peu, le policier aurait invectivé cette « pipelette » imprévoyante qui lui brouillait ses cartes et lui retardait ses recherches... Mais la face du détective reprit bientôt son habituelle sérénité.

— Que tu es bête, ma pauvre Baluche! se dit-il en son for intérieur. Au lieu de rester planté-là comme un daim, sache plutôt qui chiffonne dans ce secteur!

Il avisa un sergent de ville qui faisait les cent pas sur l'avenue.

— Pardon, gardien! dit-il, exhibant sa carte de police. Connaissez-vous, par hasard, le nom des chiffonniers autorisés à travailler sur ce trottoir?

Le gardien de la paix consulta son calepin.

— Ici, répondit-il, empressé, c'est ordinairement un certain Couchetard... ou Couchard qui opère....

Baluchet remercia le complaisant collègue, sauta dans son taxi et se fit mener rondement avenue Secrétan, où devait l'attendre Renaud de Tramont.

Il y arriva presque en même temps que l'artiste et celui-ci sourit en le voyant paraître, brandissant toujours, comme une relique, le melon crasseux de feu Barnabé Badin.

— Eh! bien, mon brave ami, s'informa-t-il, cordial... Et cette piste?...

— Je brûle! répondit le détective... Il ne reste plus qu'à trouver Couchetard....

Et, sans remarquer la surprise que causait au peintre cette déclaration énigmatique, il entraîna Tramont vers l'entrée de la clinique.

Le docteur Poncet était une sorte de bourru-bienfaisant qui, secondé par un interne et une infirmière, passait le meilleur de son temps à prodiguer, en bougonnant, des soins désintéressés aux miséreux de La Villette.

Lorsque Tramont et Baluchet pénétrèrent dans la clinique, le médecin, les manches de sa blouse retroussées sur des bras velus, était dans le feu de sa consultation. Il s'excusa d'avoir à les prier d'attendre, et Baluchet eut le loisir d'assister au lamentable défilé des pauvres diables tuberculeux ou asthmatiques, scrofuleux ou cardiaques, des femmes hâves et décharnées, traînant après leur jupe des marmots rachitiques. Tous ces besogneux étaient rudement questionnés par le praticien qui sermonnait l'un, rembarrait l'autre, grondait celui-ci, tançait celui-là, et qui, finalement, tirait de sa poche les cent sous nécessaires à l'exécution de son ordonnance.

— Tu me pardonnes de t'avoir fait poser, ami? demanda-t-il à l'artiste quand il eut fini de morigéner ses « clients », d'ailleurs faits à ses manières.

Tramont l'assura de sa patience, lui présenta Baluchet comme un ami, et le mit au courant de son agression de la nuit précédente, ainsi que du service qu'on attendait de lui.

— Diable! fit le docteur en fronçant les sourcils. Sais-tu que ce que tu me demandes-là frise joliment la violation du secret professionnel?...

— Si on peut dire! s'écria, de son air le plus naïf, Baluchet qui était né casuiste. Il ne s'agit nullement de nous révéler la maladie dont souffre le présumé Couchetard... Ça, ce serait trahir le secret professionnel... Mais, nous réclamons l'adresse du bonhomme... Ça n'a rien à voir avec la médecine....

— C'est bien pour toi que je le fais, soupira M. Poncet en s'adressant à Tramont, sans réfuter les arguments captieux du détective... Par exemple, ça sera peut-être long....

Il se tourna vers l'infirmière :

— Voyez donc dans vos livres, Mme Faraud, fit-il, si vous avez quelque nom qui ressemble à Couchetard?

— Voici le document, belle dame! dit gracieusement Baluchet.

Mme Faraud, docile, se mit à feuilleter le cahier de visite, comparant les prescriptions inscrites avec le papier déchiré....

— Voici! dit-elle enfin... Ce n'est ni Couchetard ni Couchard, mais Cauchard, chiffonnier, cité Bolivar... C'est un habitué de la clinique et cette ordonnance a été formulée la semaine dernière.

Baluchet, les yeux clignotants de joie sous la broussaille des sourcils, s'était penché par-dessus l'épaule de la jeune femme.

— C'est ça, madame! fit-il, tout à fait ça!... Pas de doute... Et quel genre d'homme, ce Cauchard?

— Heu!... Je ne saurais trop vous dire, avoua le médecin qui n'aimait pas compromettre les gens... il y a du pour et du contre....

— Il y a surtout du contre, précisa l'in-



— Feignant et poivrot, c'était donc pas assez!...

firmière... Un ivrogne... doublé d'un paresseux....

Le docteur Poncet, offusqué d'une appréciation si franche, allait gourmander son employée. Par bonheur pour celle-ci, qui, déjà, courbait le dos, une femme entra en coup de vent : elle venait quérir le médecin pour un cas urgent à domicile. Le praticien troqua sa blouse contre une redingote, abrita son crâne dénudé d'un haut-de-forme à bords plats — légendaire dans le quartier — et, grondant comme un dogue, prit congé de son ami et du détective.

— En route pour la cité des « biffins »! cria Baluchet dès que le Dr Poncet eut tourné les talons.

La cité Bolivar, village de gueux dans la grand'ville, sorte de Cour des Miracles digne de tenter le pinceau d'un moderne Calot, se compose d'un ensemble de cahutes délabrées, bâties avec des matériaux de fortune au milieu d'un terrain vague, et autour desquelles grouille une population malodorante de chiffonniers et de mendiants : hommes hirsutes et femmes en loques, enfants mi-nus, tout barbouillés, les derniers nés pendus aux mamelles maternelles....

A la vue du peintre et du policier, toute la jeunesse du « pays » se porta en troupe vers les nobles étrangers, mue par la curiosité autant que par l'espoir de quelque munificence....

— Où habite Cauchard? demanda Baluchet à un grand diable roux, au regard éteint par l'alcool.

— Là-bas! indiqua l'homme, du reste, je vais vous conduire.

Devant la mesure, le détective glissa, dans la main de son guide, une pièce en manière de remerciement, et toqua du poing à l'huis fermé.

Une femme hideuse et mafflue parut qui, méfiante, dévisagea les visiteurs :

— Quoi qu'il y a? grogna-t-elle en barrant la porte de sa personne massive et débraillée.

— Mme Cauchard, probablement? dit poliment Baluchet... Votre mari est-il là?... Nous venons pour son accident de cette nuit....

La mégère toisa d'une prunelle torve son interlocuteur, prête à bondir s'il faisait mine de forcer le passage. Mais, sans se démonter par la réception, Baluchet dit simplement à mi-voix :

— Préfecture de police!

La femme esquissa une grimace qui voulait être un sourire et s'effaça pour laisser entrer les visiteurs dans un taudis, dont l'odeur de moisi, dès le seuil, prenait aux narines. Sur un sordide grabat somnolait Cauchard, la tête bandée de linges malpropres, le visage envahi par un poil rude et court. Le détective, inquisiteur, étudiait ces traits ravagés, cher-

chant à dépister le caractère de l'homme sur sa physionomie. L'examen ne fut point trop défavorable au chiffonnier :

— Malheureux, mais pas trop crapule!

La Cauchard avait offert des chaises boiteuses; elle présenta d'assez mauvaise grâce les arrivants.

— Ces Messieurs viennent pour ton accident...

— C'est rien... c'est rien! coupa vivement Cauchard. Pas la peine qu'on s'y intéresse...

— Comment, rien? se récria l'épouse...

C'est-y donc rien d'avoir le crâne fendu?...

Soulevé sur sa couche et avec force gestes de la main droite, le chiffonnier expliqua :

— Faut vous dire que je suis dur d'oreille... L'auto avait peut-être corné?... Je n'en sais rien... J'ai roulé dessous avec ma hotte et j'ai tapé de la tête sur le trottoir...

— Si bien que vous avez perdu votre « cloche »! fit Baluchet, tendant le feutre. Je vous la rapporte.

Cauchard regarda avec ahurissement le melon de feu M. Badin.

— Ce chapeau-là m'appartient pas! dit-il.

— Mon mari porte que des casquettes... affirma la femme.

Baluchet, habitué à ces dénégations, n'insista pas.

— Montrez-moi donc votre main gauche? demanda-t-il au chiffonnier.

Celui-ci, sans défiance, leva sa couverture, sortit sa main : l'annulaire était emmaillotté d'un chiffon. Baluchet sourit à Tramont avec l'air de lui dire : « Eh! bien? M'étais-je trompé? », puis il regarda Cauchard dans le blanc des yeux :

— Mon vieux, lui dit-il, ton accident d'auto, ça ne colle pas!... Raconte-nous donc plutôt ce que tu fichais la nuit dernière, entre minuit et une heure, avec l'homme aux lunettes, dans l'atelier du boulevard de Clichy?

Cauchard, stupide, ne pipait mot. Mais sa femme avait brusquement compris. Sa lippe tremblait de colère :

— C'est du propre! s'écria-t-elle. Feignant et poivrot, c'était donc pas assez?... Voilà que tu te mets cambrioleur, à présent!... Et ça se fait d'orlôter depuis ce matin... ça réclame de l'arnica à vingt sous la fiole...

De sa droite, aux ongles en deuil, elle prit le ciel à témoin de ses déboires conjugaux. Cauchard baissait la tête. Enfin, il murmura :

— J'suis-tu une victime des circonstances!... Voilà!...

Et, pris du besoin de vider son cœur d'un secret trop lourd, il fit sa confession.

Alors qu'il explorait, la veille au soir, les poubelles de l'avenue Trudaine, il avait trouvé ce vieux chapeau encore très mettable : « Il est un peu grand, mais j'y collerai du papier! » Juste à ce moment, un homme à barbe noire, les yeux cachés derrière de grosses lunettes, s'approcha : « Eh! bien, mon brave, ça va-t-il les affaires? » — « Pas très fort!...

avec la vie chère, rien à gratter?... » Le barbu offrit une cigarette et reprit : « Veux-tu me rendre un petit service?... Un quart d'heure à perdre... Cent francs à gagner. » Cent francs, c'est une somme! Cauchard accepta d'emblée. L'inconnu le conduisit alors dans un bar pour le mettre au courant de la chose tout en prenant un verre. Et, tandis que le chiffonnier garnissait machinalement la coiffe de son chapeau avec un papier trouvé dans sa poche, son nouvel ami expliquait : « Voilà! Une femme mariée m'a chargé de reprendre, chez son ancien amant, des lettres avec lesquelles il veut la faire chanter... C'est un peintre qui loge près d'ici... Maison vide... Tu n'auras qu'à faire le guet, je me charge du reste... »

— Pour finir, conclut Cauchard, l'homme me tendit un billet de cent « balles ». Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place?... J'empoche. Je mets mon attirail à l'abri et je suis mon type, emportant seulement, en cas de besoin, la bougie de ma lanterne... Première difficulté : fallait escalader un mur; ensuite, pénétrer par la fenêtre d'une cuisine, restée ouverte. Il faisait noir comme dans la culotte d'un nègre... Voilà qu'au passage j'accroche une pile d'assiettes qui dégringole. Mais rien ne bouge dans la maison. Alors mon copain allume une lampe électrique de poche et nous dirige vers un corridor au pied d'un escalier... Zut! quelqu'un!... Un vieux domestique qui descend... L'homme à la barbe lui saute sur le poil. En trois coups de poing, il le met *knock-out*. Je commençais à regretter d'avoir accepté les cent francs... Bref, nous entrons dans une grande pièce vitrée... le camarade, qui perd pas le nord, arrache le cordon des rideaux pour ficeler le larbin toujours en « digue-digue »... Après ça, il revient et se met à fouiller les meubles. Il cherchait les lettres d'amour... Mais, va te faire lanlaire! Il ne trouvait rien... Tout à coup, alerte! C'est l'amant qui rentrait et qui nous tombe dessus à coups de canne... Pour ma part, j'en encaisse un sur la « cafetière », quelque chose de soigné!... Alors, je sais plus ce qui s'est passé... Quand je suis revenu à moi, j'étais sur un banc du boulevard extérieur; l'homme aux lunettes s'était trotté...

Cauchard se tut; sa femme pleurait, à longs sanglots, le déshonneur qui s'abattait sur sa maison. Baluchet consulta Tramont et dit :

— Ainsi, Cauchard, tu me jures ne pas connaître celui qui t'a entraîné.

— Sur la tête de mon épouse! fit le chiffonnier solennel.

Le détective tendit sa carte de visite à Cauchard qui lut, pétrifié d'admiration, le nom célèbre de son interlocuteur.

— On ne portera pas plainte contre toi, conclut celui-ci... Mais, si jamais tu revois cet individu, suis-le et prévient-moi...

FIN DU TROISIEME EPISODE

Cinémagazine Actualités



Le traité Germano-Américain est signé. Ce dernier épisode de la Grande Guerre ne signifie pas, pas plus que d'autres traités, que la Paix générale et définitive va régner. Il y a un chiffon de papier en plus, et c'est tout...



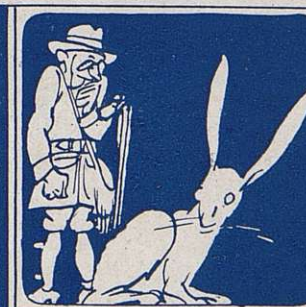
Pendant qu'ils signent la Paix, les boches projettent un film de propagande pour la Haute-Silésie : « La lutte pour la terre natale » avec une figuration de 2.000 fugitifs hauts-silésiens. Figuration intelligente s'il en fut



Et pour bien prouver qu'ils désarment, ces Messieurs n'hésitent pas à s'exercer au tir à la cible. Cible vivante, de préférence, puisque l'ancien Ministre Erzberger vient d'être transformé en écume par leurs soins!...



Chez nous, à Paris, on se contente de couper les gens en morceaux. Est-ce un épisode du film : « Paris mystérieux » ? Le paisible pêcheur qui tire de l'eau une femme sans tête est tenté de le croire



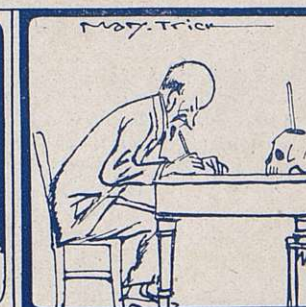
Pour nos lecteurs de la Société protectrice des animaux, voici une bande documentaire qui les rassurera. Le gibier est rare et celui qui reste exposé est si souvent raté!



On vient de présenter à Paris « De l'Amour à l'Amour » film allemand. C'est bien ce qu'on pensait. Le serment qui avait été fait de ne pas projeter de films pendant 15 ans est un serment de... Passons.



Une éclipse totale de soleil sera visible le 1^{er} octobre au pôle sud. Pour les lecteurs qui ne pourraient se rendre là-bas à cette époque, voilà un aperçu du spectacle grandiose annoncé!



Léline, le metteur en scène de la Tragédie Comédie russe, vient de se confesser. « J'ai eu tort » écrit-il. Voilà qui rappelle le : « Je n'ai pas voulu cela » du sinistre Guillaume II, son confrère en boucherie...



Un bon tuyau. Plutôt que de couper les femmes en morceaux, de faire la révolution, d'aller à la chasse ou au pôle sud, faites le concours de scénarios de Cinémagazine!

LA PHOTOGRAPHIE EN COULEURS

APPLIQUÉE AUX FILMS

Après de longues et patientes recherches, M. A. Héroult, bien connu dans le monde de la cinématographie, est parvenu à trouver le procédé véritablement industriel et pratique permettant d'obtenir d'une façon parfaite, les films en couleurs naturelles.

C'est ce qu'on peut appeler une révolution dans la Cinématographie. Au lieu de recourir à la peinture au pochoir que l'on applique après coup sur les films, ce qui est fort coûteux et ne donne que de mauvais résultats, M. Héroult exécute ses prises de vues dans les mêmes conditions de luminosité, de rapidité et de prix que celles nécessitées par les films en noir.

Les projections de ces films ne nécessitent aucun appareil spécial, aucun objectif approprié, aucune augmentation de source lumineuse.

En résumé, le procédé Héroult est simple, pratique et commercial, c'est ce qu'attendait depuis longtemps le monde cinématographique et ce qui donne entière satisfaction au public.

L'invention de M. Héroult consiste à sélectionner les couleurs au moment de la prise de vues, au moyen de trois écrans colorés et à reconstituer ensuite les couleurs à la projection.

Il est à remarquer que ces projections ne nécessitent aucun dispositif autre que ceux ordinaires et qu'elles sont passées sur l'écran exactement comme les films en noir.

En novembre 1920, son procédé étant au point, M. Héroult a tourné un film intitulé *Villa des Fleurs*, auquel ont collaboré avec science M. Guilbert, chimiste, et M. Ryder, metteur en scène, film qui servit de démonstration concluante à tous ceux qui admirèrent ce nouveau procédé.

Mais laissons parler M. A. Héroult :

Le grand problème de la photographie des couleurs a passionné, à juste titre, les chercheurs de notre temps, qui lui ont donné quelques solutions presque satisfaisantes, quoique peu pratiques, il n'en est pas tout à fait de même de la Cinématographie des couleurs naturelles.

Pour trouver une solution acceptable de cet autre problème, on a aussi beaucoup cherché et vous n'ignorez point ni les quelques essais qui furent soumis à votre appréciation, ni les projections publiques de films en couleurs qui, à certains moments, mais bien à tort, ont pu réellement vous faire penser que l'on touchait du doigt la solution précise et définitive.

Or, c'est par l'étude de ces diverses recherches, de leurs qualités et leurs imperfections, que je suis arrivé, d'abord, à bien poser les conditions du problème, qui sont les suivantes :

1° Il faut photographier en couleurs aussi rapidement qu'en noir ;

2° Il faut éviter de compliquer les appareils de prise de vues et de projection.

Pour réaliser ces deux conditions, dont la première tout au moins, ne peut s'accommoder d'aucun à peu près, j'ai consacré plusieurs années qui, vous devez vous en douter, ont été une suite d'espoirs, de déceptions, d'enthousiasme et de certitude.

Voici les principes que j'ai adoptés :

1° Panchromatisation et hypersensibilisation de la pellicule négative. La panchromatisation consiste à rendre les pellicules sensibles aux couleurs et à permettre la sélection de ces couleurs. On peut ainsi décomposer une vue multicolore en trois images.

L'hypersensibilisation est l'action de doubler, de tripler, de décupler la sensibilité de la pellicule.

2° La prise de vues avec un appareil ordinaire muni d'un écran rotatif à trois couleurs, l'orange, le vert et le violet. Une seule bande est employée : mais celle-ci comporte toutes les images sélectionnées, les unes après les autres, par chacune des trois couleurs énoncées ci-dessus.

3° Projection d'une seule bande positive où se trouvent, les unes après les autres, les images sélectionnées.

Cette bande peut être monochrome, et alors, on utilise un écran rotatif à trois couleurs : ou bien, on n'utilise pas d'écran rotatif et l'on projette, exactement comme on le fait pour le noir, une bande comportant des images teintées : la première image est entièrement verte, la deuxième entièrement orange, et la troisième entièrement



M. A. HÉROULT

violette. De ces trois images, de couleurs différentes, projetées les unes après les autres, le spectateur ne voit qu'une seule image reconstituant intégralement la multiplicité des couleurs captées lors de la prise de vues cinématographique.

Je n'ai pas besoin de vous dire que, si avec des mots, on résoud toutes les difficultés, il en est tout autrement quand on se trouve devant les faits.

Si l'action de rendre les pellicules normalement sensibles est une chose relativement aisée, il n'en est point de même de la sensibilité extrême que réclament et la grande vitesse de prise de vues du cinéma et l'obstacle considérable à cette vitesse que constitue la sélection par écrans. On sait que cette sélection exige en photogravure des poses de 20 à 45 minutes, on sait aussi qu'il est fort difficile de faire de l'instantané avec des plaques autochromes.

En effet, la superposition des trois images colorées ne peut se faire parfaitement dans l'œil du spectateur qu'à condition de ne pas dépasser la durée de l'impression rétinienne qui est de 1/10 de seconde. Il faut donc projeter au moins 30 images à la seconde et, par conséquent, pour ne pas contrarier le rythme des mouvements, exécuter la prise de vues à la même vitesse.

Il faut aussi tenir compte de la valeur négative, au point de vue luminosité, des écrans sélectionneurs.

Non seulement j'ai pu vaincre ces difficultés d'ordre courant, mais j'ai pu dépasser et de beaucoup, les limites de sensibilité qui étaient exigées.

La formule d'hypersensibilisation constitue le point de départ de mon procédé, dont on ne peut nier le caractère éminemment pratique, tant pour la prise de vues que pour la projection.

Je le répète : point n'est besoin d'aucun appareil spécial de prise de vues. N'imposez-le que peut servir, une fois qu'on lui a adapté un écran rotatif sélectionneur des trois couleurs fondamentales.

Pour la projection, tout appareil sérieux peut convenir, toute source lu-

mineuse, bonne pour le noir, suffit pour la projection de mes films en couleurs.

Il y a lieu cependant d'attirer votre attention sur la vitesse de projection, qui est de 30 0/0 environ supérieure à celle qui est utilisée pour les films monochromes, et qui, naturellement, exige des

appareils plus résistants que ceux que l'on trouve trop souvent dans les cabines qui n'ont pas les derniers modèles. En principe, tous les appareils, solidement construits, peuvent passer mes films en couleurs. »

Dans son film de démonstration, qui fut applaudi par tous les professionnels qu'il avait invités à la projection donnée à la Chambre Syndicale, M. Héroult a cru bon de grouper tout ce qui peut donner lieu à la critique, afin qu'on ne puisse pas lui dire :

« Les couleurs violentes, vous ne pouvez les avoir. »

« Les teintes douces sont hors de votre domaine. »

« Les oppositions brutales, vous êtes forcé d'y renoncer et les nuances du soir vous échappent. »

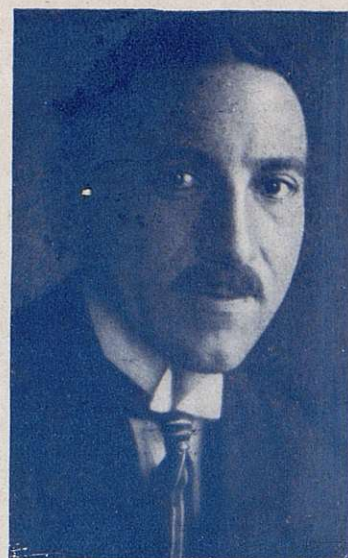
« Vous ne pouvez réaliser ni les gros premiers plans, quand vous en avez, ni les lointains quand il s'en présente. »

Eh bien, toutes ces difficultés ont été vaincues et, si nous n'étions tenus à une grande discrétion, nous pourrions dire qu'un des plus éminents membres de l'Académie des Sciences a félicité M. Héroult et lui a promis son appui.

La technique de la mise en scène du cinéma en couleurs est une branche nouvelle de l'art décoratif. Il y a lieu de la créer de toutes pièces et nous croyons qu'elle sera définitivement établie lorsque quelques autres films d'étude auront été tournés.

En somme, ce que chacun a pu constater dans le premier film de M. A. Héroult, c'est une définitive démonstration, d'abord du procédé, ensuite de sa simplicité, et, enfin, de son universalité dans ses moyens nouveaux d'expression.

V. GUILLAUME-DANVERS.



M. GUILBERT, CHIMISTE



M. RYDER, METTEUR EN SCÈNE

LE FILMAGE

J'étudierai d'abord une question qui fait partie du scénario, mais qu'on va mieux comprendre après les explications que nous avons données sur les éléments du film; je veux parler du découpage.

Découper un scénario, c'est opérer la division du sujet par scène. C'est à l'auteur que doit revenir ce soin. Je répète encore une fois, ici, que je parle d'un auteur connaissant le cinéma. Il finira bien par y en avoir. C'est généralement le metteur en scène qui l'opère. Bien des erreurs, bien des mécomptes viennent de là. Découper un sujet, en effet, c'est décider ce qu'il sera. On ne se rend pas assez compte de l'importance qu'il y a à proportionner les scènes, à les commencer et à les finir à temps, à les intercaler logiquement, à leur donner la durée voulue.

Le découpage, qui est la forme définitive du scénario, doit indiquer à l'avance, bien entendu, toutes les scènes dans leur ordre réel; il doit prévoir leur durée exacte. Le film doit être écrit tel qu'il sera tourné. Les changements de la dernière heure sont une exception et souvent une faute. A l'heure actuelle, on tourne des scènes au hasard des premiers plans, des plein-air inattendus; on raccorde ensuite quand tout est fini. Un tel désordre est un non-sens. Il faut se poursuivre l'élaboration en même temps que l'exécution du film. Elle dure encore quand tout est fini. C'est tout juste si nos auteurs ne commentent pas à penser leur sujet quand il est tourné.

C'est du découpage que relève un point très délicat : la transition. Le cinéma possède le don dangereux et merveilleux de passer d'une scène à l'autre instantanément, de revenir à la scène précédente et de recommencer un voyage perpétuel à travers trois cents décors. Don dangereux, car il peut nous fatiguer étrangement. Il ne faut jamais, en effet, négliger la vraisemblance. Il est déplaisant de sauter d'un extrême à l'autre et de voir tout à coup un personnage transporté sans lien réel ni figuré d'un endroit à un autre. Il est tout aussi déplaisant de nous montrer tous ses mouvements. Chacun doit se souvenir de l'agacement éprouvé en voyant un acteur sortir, descendre un escalier, passer dans des rues, s'arrêter devant une porte, remonter un escalier, passer dans un vestibule, enfin renouer l'action au lieu voulu.

On ne peut passer néanmoins subitement d'une scène à l'autre. Un titre peut remplacer le mouvement inutile. Un fondu ou un iris ou tout autre moyen découvert ou à découvrir peut interrompre le mouvement de sortie et raccorder sur le mouvement d'entrée. Enfin, il y a l'habitude spécialement américaine de mener plusieurs actions de front; pendant le temps mort, la première est interrompue par la seconde, laquelle sera à son

tour suspendue à un moment angoissant ou à un temps perdu. Nous ne sommes plus étonnés. Un moment s'est passé pendant lequel la transition s'est accomplie en quelque sorte derrière l'écran. Ces moyens peuvent se combiner. Enfin, l'auteur peut doser son action de façon à éviter justement ce temps mort et à meubler les scènes inutiles de façon sérieuse. Le découpage également doit éviter d'être excessif. Il faut lier davantage les scènes entre elles à la condition, bien entendu, de ne pas sacrifier le mouvement et l'action à un souci trop scrupuleux, trop absolu. C'est là que le véritable homme de cinéma se reconnaît, qui saura jouer avec les brusques transpositions, obtenir un effet de ce qui semblera une faute à un autre et lier deux scènes, par un détail qu'un autre aura deviné à peine et où il sentira que le public portera son attention. On nous fait sauter inutilement d'un coin de décor à l'autre pour nous ramener toujours dans les mêmes champs. Il est pourtant possible de faire mouvoir l'appareil et de suivre parfois, quand ce ne serait que pour changer, les personnages dans leurs déplacements, ce qui donnerait plus de variété avec moins de brusquerie. Il ne faut pas, bien entendu, pousser ce déplacement de l'appareil jusqu'à nous donner mal au cœur. C'est là que le fondu enchaîné, harmonieux et précis trouve son meilleur emploi. C'est la variété qu'il faut chercher dans les transitions. Et quand on appelle cela de la virtuosité superflue, c'est de l'injustice. Rien ne doit être négligé pour aménager et renouveler nos sensations. C'est au découpage également d'éviter les changements de lumière trop brusques d'une scène à l'autre qui, sans cesse renouvelés, nous fatiguent inutilement les yeux. Les Américains ont un découpage extrêmement rapide, tumultueux, angoissant, le plus souvent très heureux mais parfois énervant. L'essentiel de leur truc est de conduire plusieurs actions à la fois et de les interrompre l'une par l'autre au moment culminant. Un autre de leurs procédés est de nous montrer des têtes énormes, avec ou sans expression, ou des objets animés, inanimés brusquement, pour éveiller une sensation imprévue. Cela peut donner des résultats exquis ou dramatiques, à condition de s'en servir avec modération.

La plupart des films donnent bien gratuitement une impression de longueur parce qu'ils sont mal découpés. Le mauvais découpage se reconnaît à la longueur exagérée des scènes qui épuisent chacune une série de sensations sans laisser notre attention en suspens.

Ces scènes étirées font le même effet que ferait une pièce de théâtre qui ne serait qu'une suite de longs monologues, que ferait un livre où l'on n'irait jamais à la ligne.

(A suivre) H. DIAMANT-PERGER.

LES FILMS QUE L'ON VERRA PROCHAINEMENT

UN MALENTENDU (Comédie avec Bryant Washburn). — Encore une bande américaine et qui ne peut certes renier son origine. Mais quelle merveilleuse photo et comme l'excellent comédien qu'est Bryant Washburn sait graduer ses effets !

FROMONT JEUNE ET RISLER AÎNÉ (D'après le roman d'Alphonse Daudet. Adap-

tation et mise en scène en deux époques de M. Henry Krauss). — Un beau film, et pour plusieurs raisons : d'abord, parce qu'excellamment tiré de l'œuvre poignante d'Alphonse Daudet ; parce qu'essentiellement français ; parce que joué d'une manière remarquable par des comédiens compréhensifs et triés sur le volet. L'honneur de cela, et de la mise en scène d'une incontestable recherche et d'une vérité louable, revient à Henry Krauss.

Deux époques, mais que l'on contempera avec un plaisir soutenu, d'autant plus qu'elles permettent d'apprécier et d'applaudir Krauss, un Risler aîné surprenant, Angelo, Philippe Garnier, Escande, Mmes Léa Piron, Andrée Pascal et surtout Mlle Parysis que l'on ne s'attendait guère à voir en cette affaire et qui s'est révélée dans le rôle ardu de Sidonie, une artiste de première grandeur.

LES HOMMES MARQUÉS (Grand œuvre en quatre parties). —

Film bizarre, aux mille péripéties, qui relate l'aventure de trois forçats évadés du bagne. Aventure d'une invraisemblance toute américaine, ridicule et dont on ne peut que sourire. Elle nous mène du bagne au Rat Mort (!) et du Rat Mort au désert (?), du désert dans un village où nous apprenons enfin qu'un des forçats (Harry Carrey), étant le neveu du shérif qui l'arrête, celui-ci s'empresse de le grâcier!! Ledit forçat finira naturellement par être le plus honnête homme de la terre et il épousera une enfant charmante jadis connue au Rat Mort!!! Tel quel, ce film est beau, parce que joué dans la perfection par d'admirables artistes cinématographiques.

LA BELLE DE NEW-YORK (Comédie dramatique en quatre parties). — Rien de la célèbre opérette, ce qui est regrettable. *La Belle de New-York* (Marion Davies), n'est d'ailleurs que gracieuse, mais elle a un très réel talent et conduit avec beaucoup d'entrain une action sur laquelle la musique pimpante de l'opérette en question s'adapte difficilement.



LA MAIN INVISIBLE (4^{me} Episode)

Un inventeur veuf a une fille qui est toute sa joie.

Celle-ci est musicienne dans l'âme. L'inventeur a traité, pour la vente de ses brevets, avec un ingénieur qui n'aime que l'argent, mais qui possède un fils.

L'ingénieur escroque l'inventeur. Or, le fils aime la jeune musicienne. Vous devinez la suite : brouille, raccommodage et, enfin, mariage.

Jolie mise en scène, beaux tableaux, belle lumière. Ça ne vaut cependant pas la *Belle de New-York* de l'ex-Moulin Rouge.

LES ROMANS-CINÉMAS

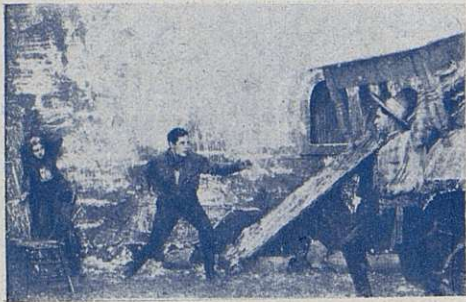
LA MAIN INVISIBLE (ÉDITION VITAGRAPH)

4^e épisode : *La Cellule sous-marine*. — Sharpe est entre les mains de ses adversaires qui le tiennent enfermé dans une malle. Le directeur de la sûreté M. Irving se met à son tour en campagne et tombe aux mains des acolytes du « Maître » qui le fait enfermer dans une chambre sous-marine, près du rocher de Long Point.

Le « Maître » qui a su que Sharpe vêtu d'un scaphandre allait au secours de son chef se rend à bord du bateau des scaphandriers et coupe les câbles et le tube à air de l'appareil.

LE MASQUE ROUGE (ÉDITION VITAGRAPH)

14^e épisode : *L'Implacable lutte*. — Débarrassé de ses liens coupés par la puissante mâchoire de Bruno, Bert se met à la recherche d'Edith, de Jenkins et de Doherty. Craven, voyant tous ses plans criminels déjoués les uns après les



autres, jette ses dernières cartes. Après deux nouveaux attentats contre Miss Paize et Bert Ford dont il a volé les papiers d'identité, Craven se croit près du triomphe. Mais l'énergie de Bert met à nouveau ses projets criminels en échec.

NICK WINTER ET SES AVENTURES (ÉDITION AUBERT)

4^e épisode : *La Villa mystérieuse*. — Veuve et très riche, Mme Aristow vit avec sa fille Elisabeth et son neveu Jacques Lambourg. Ces deux jeunes gens se sont fiancés dès leur jeune âge et s'aiment profondément. Un peintre, Romuald Corday, et Michelle, une jeune et jolie aventurière, s'introduisent dans cette heureuse famille et veulent y porter le malheur. Après un drame énigmatique le détective Nick Winter prouve que Jacques est innocent de la mort de Michelle.

POUR RELIER "CINÉMAGAZINE"

Nous avons mis en fabrication d'élégants emboîtages (pleine toile rouge, impression bleue) destinés à relier les volumes trimestriels de Cinémagazine.

Nos lecteurs sont invités à nous passer leurs commandes pour les 2 premiers trimestres 1921.

Prix de chaque emboîtement, y compris les titres et les tables : 2 fr. 50.

SAVIEZ-VOUS QUE...

— Mildred Harris, l'ex-Mme Charlie Chaplin, est en train de faire construire une maison pour elle et sa mère à Hollywood sur la King's Road. Miss Harris aura pour voisins M. et Mme Wallace Mac Donald ; cette dernière n'est autre que la charmante artiste que nous connaissons sous le pseudonyme de Doris May.

— C'est Harry Beaumont qui dirige la mise en scène des films de Bryant Washburn. Nous en attendons donc des merveilles. Nos lecteurs voudront bien se rappeler du légitime succès que remporta cet artiste dans *Son Fils*, *Son Habit*, etc., films édités par l'Agence Générale Cinématographique, ces dernières années.

— Mae Marsh (Mme Arnes, dans la vie privée) vient de signer un contrat avec son manager John D. Williams pour paraître sur scène. Elle interprétera le principal rôle féminin d'une comédie de Robert Deering intitulée *Brittie*. Néanmoins, la présente information ne veut pas dire que Mae Marsh renonce définitivement à l'écran. Plus tard, elle tournera sans doute sous la direction de Griffith et les nombreux admirateurs de cette ravissante « star » n'en seront sûrement pas fâchés, vu l'admirable création qu'elle fit du rôle que lui avait confié Griffith dans *La Naissance d'une Nation*.

— Les « Selznick-Pictures » viennent d'acheter les droits d'adaptation à l'écran de *Justice*, la célèbre pièce de John Galsworthy, rendue encore plus célèbre par l'inoubliable interprétation de John Barrymore. On discute beaucoup pour savoir à qui sera dévolu l'interprétation cinématographique du rôle que John Barrymore avait rendu fameux à la scène ; il est probable que ce sera William Faversham que nous avons pu applaudir dernièrement dans *Le Fantôme de Lord Barington*.

— La pièce d'Edward Knobloch *The Shulamite* vient d'être filmée avec Gloria Swanson et Malton Hamilton pour principaux interprètes.

— Le prochain film de Thomas H. Ince aura pour titre *Hail the Woman*. La distribution comprend les noms de Charles Meredith, Florence Vidor, Madge Bellamy, Lloyd Hughes, Théodore Roberts et Tully Marshall.

— May Mac Avoy, la délicieuse Grizel de *Sentimental Tommy*, — film qui remporta dernièrement un succès fantastique à New-York — vient d'être engagée pour tourner dans *The Little Minister* de J. M. Barrie, sous la direction de Penrhyn Stanlaws, ancien metteur en scène de la Paramount.

— Que les admirateurs de Bessie Love se réjouissent ! Ils vont bientôt avoir l'occasion de l'applaudir dans *The sea Lion* où elle a comme partenaires Hobart Bosworth et Emary Johnson. M. Bosworth a créé sa propre compagnie et cela sera son premier film. Il y a longtemps que nous n'avons vu « la Vierge au front bombé » et c'est avec une grande impatience que nous attendons cette production.

— Comme nous l'avons déjà annoncé à nos lecteurs, D. W. Griffith vient de tourner *Les Deux Orphelines*. Lilian Gish a le rôle de la sœur aînée, alors que Dorothy Gish symbolise la plus jeune qui est aveugle. Depuis *Les Cœurs du Monde*, c'est la première fois que les sœurs Gish jouent ensemble. Charlie Mack et Joseph Schildkrant sont également les animateurs de cette bande. Avec de tels « As », nous allons avoir une merveille, qui va faire couler beaucoup d'encre !!!

RALPH (de Los Angeles).

CATHERINE CALVERT

Cette artiste, dont la plastique sculpturale est des plus classiques et dont le type bien latin étonne et charme tout à la fois lorsqu'on la voit apparaître dans les films américains, est d'origine irlandaise.

Catherine Calvert, qui est une des meilleures étoiles de la « VITAGRAPH », l'une des plus réputées marques américaines, a été aussi une étoile de la « Paramount ».

Elle vient d'être engagée par Charles Frohman, avec Otis Skinner comme partenaire, pour tenir le rôle de Dona Sol dans *Sang et Sable*, pièce tirée d'un roman du célèbre écrivain espagnol Blasco Ibanez.

Ambitieuse où elle se révéla comédienne de grand style est le film le plus récent que nous ayons vu d'elle. « VITAGRAPH » va en présenter d'autres, prochainement, qui se classeront et par leur valeur intrinsèque et par le talent et le charme de la belle Catherine Calvert, parmi les plus sensationnels de la saison prochaine.

Parmi ces nouveaux films, on nous annonce une superbe production intitulée *Le Pirate de la Mort*, composition dramatique tirée du roman de W. Hornung.

Mais revenons à Catherine Calvert qui nous a laissé un inoubliable souvenir dans *Ambitieuse*.

On se souvient qu'il s'agit d'une jeune fille d'humble condition qui veut vivre dans le grand monde, et qui ne pouvant, de plein droit, en franchir le seuil, arrive, par son habileté, à se faire agréer dame de compagnie d'une authentique douairière.

Elle flirte convenablement, car c'est par le mariage qu'elle veut acquérir une situation qui flattera sa vanité.

Et cette ambitieuse qui, un moment, semblait ne pas hésiter à nouer des intrigues, éprouve une affection si pure pour l'aristocrate qu'elle aime que, dans une scène remarquablement jouée par Catherine Calvert, elle n'hésite pas à lui avouer son humble naissance. Mais l'amour l'emporte, car il était partagé : et l'ambition de devenir duchesse n'est rien à côté du bonheur d'être choisie, malgré les préjugés, par celui qu'elle aimait.

Toutes les nuances de cette belle comédie sentimentale, de cette intéressante étude psychologique sont extériorisées par le beau visage expressif de Catherine Calvert dont le jeu sobre et très étudié mérite de retenir l'attention du public qui aime, tout particulièrement, les artistes qui s'imposent plus par de réelles qualités que par les excentricités d'une tapageuse réclame.

Catherine Calvert est une comédienne de style que l'on peut mettre au même rang que Norma Talmadge, Alice Brady, Olga Petrova dont elle a la belle et aristocratique beauté.

WILLIAM BARRISCALE.

HYPNOTISME et CINÉMA

On a dit et répété, notamment à propos des films tournés par Griffith avec Lilian Gish, que nombre de metteurs en scène, pour obtenir la perfection, hypnotisaient leurs interprètes. Ceci expliquerait, dit un journaliste américain, pourquoi un acteur ne se rappelle jamais l'intrigue d'un scénario dans lequel il a joué.

A mon avis, ceci est une fumisterie à peu près semblable à celle qui se débitait autrefois et qui voulait que Jaume, le célèbre détective, après avoir arrêté un assassin notoire, hypnotisât celui-ci pour l'obliger à avouer.

Or, Jaume m'a déclaré — il y a bien longtemps, hélas — à moi-même, que c'était là une absurdité ridicule.

« L'unique fois, me dit-il, où j'ai... hypnotisé un individu pour le faire avouer, c'est lors de l'arrestation de Danga, le célèbre assassin de Pont-à-Mousson, qui n'avait pas moins de cinq crimes sur la conscience.

« Danga ne voulait point « se mettre à table ». Enervé, je finis par lui dire : « C'est « pas la peine de nier, imbécile, tu as encore « du sang aux pieds : on n'a qu'à te déchausser pour s'en rendre compte. »

« Et comme on faisait mine de lui enlever ses souliers, Danga fit des aveux! »

Or, Jaume ignorait totalement si le misérable avait les pieds propres ou sales, encore moins s'il les avait ensanglantés. Ceci, en somme n'était que de la « persuasion ». Au cinéma, il m'apparaît, au contraire, que l'hypnotisme détruirait tout le réalisme que metteur en scène et artiste cherchent à atteindre. Et ici comme là, ce que d'aucuns peuvent prendre pour de l'hypnotisme n'est probablement que de l'auto-suggestion.

Griffith doit « suggestionner » ses artistes, ce qui leur fait paraître « vraie » l'aventure qu'ils interprètent. Et cela, à mon avis, c'est très bien.

LUCIEN DOUBLON.

Cinémagazine a publié :

- N° 29 *Priscilla Dean*, par V. G. DANVERS.
Le Cinématographe et l'Océanographie,
par PIERRE DESCLAUX.
- N° 30 *Fatty*, par ROBERT FLOREY.
Mary Miles Minter, racontée par elle
même.
- N° 31 *Geneviève Félix*, par V. G. DANVERS.
Le Cinéma et la Nature, par MAURICE
CHALLIOT.
- N° 32 *Romuald Joubé*, par V. G. DANVERS.
L'exemple des Etablissements Schneider,
par PIERRE DESCLAUX.
- N° 33 *La simple histoire des trois sœurs Talmadge*,
par SUZANNE CARRIÉ.
- Nos 30 à 33 *Le Scénario*, par H. DIAMANT-BERGER.

Joindre le montant aux lettres de commande de numéros anciens.



Quelle est la plus photogénique ?

Le dépouillement du scrutin de notre grand concours est en voie d'achèvement et nous comptons en publier les résultats dans le prochain numéro de *Cinémagazine*.

Auparavant, nous tenons à nous excuser auprès des nombreuses "Amies du Cinéma" dont nous n'avons pas publié la photographie.

Pour la plupart, la décision du Jury éliminatoire ne vise pas leur beauté photogénique, mais simplement la mauvaise qualité du document photographique envoyé par elles.

Encore une fois, qu'elles ne nous en tiennent pas rigueur et qu'elles ne soient pas désillusionnées pour cela.

Les "jolis coins".

NOMBREUSES sont les firmes américaines qui ont attaché à leur personnel, des artistes-peintres de talent, non pas pour broser des maquettes d'intérieurs, mais bien pour rechercher de jolis paysages. Voilà une initiative qui devrait être suivie en France. Nous possédons un pays magnifique, dont les sites font l'émerveillement des étrangers, mais il est rare de voir ces sites dans nos films. La raison a été donnée cent fois. La plupart de nos metteurs en scène ne veulent prendre leurs plein-air que sur la Côte d'Azur. Ils s'y rendent à une époque où l'on s'y amuse beaucoup et trouvent agréable de séjourner près de Cannes, de Nice, de Monte-Carlo. Le public commence à en avoir assez de contempler la Corniche sous tous ses aspects et trouve que les paysages de nos meilleurs films sont bien monotones. La doctrine qui prêche notre ami et collaborateur Maurice Challiot, fait bien peu d'adeptes. On annonce que presque tous les grands films qui seront tournés cet hiver, le seront sur la Côte d'Azur. C'est ridicule. Il y a de jolis coins en France, ailleurs que dans les Alpes-Maritimes. Faudra-t-il employer la méthode américaine et avoir recours à des artistes-peintres, pour les découvrir ? Quand verrons-nous des films se déroulant en Auvergne, dans les Pyrénées, dans la belle plaine de la Garonne, dans les Charentes ?

A chacun son métier.

Le grand travers de certains artistes français est de vouloir tout faire. Que de fois un acteur ne propose-t-il à une maison d'édition, d'être en même temps l'auteur d'un scénario, le principal interprète et le metteur en scène. A chacun son métier. Il est rare qu'un bon metteur en scène soit un bon scénariste. Il aura toujours envie de s'appesantir sur certaines scènes qu'un critique avisé (et c'est le rôle justement du metteur en scène) trouvera trop longues. Celui qui fait tourner doit voir le film avec des yeux sévères de spectateur et non avec des yeux complaisants d'auteur. De même, jamais un acteur ne pourra jouer dans un film et diriger ses camarades. Tomber dans cette erreur est fort grave et nous avons conté récemment que Nazimova en Amérique est en train de perdre de sa popularité, précisément parce qu'elle émet la prétention de savoir tout faire, or, personne n'est universel, comme disent les bonnes gens du peuple.

Charlot au travail.

Il ne faut pas s'imaginer que les grimaces de Charlie Chaplin soient improvisées. Le grand comique américain travaille en effet ses rôles, autant sinon mieux qu'un acteur. Charlot dispose chez lui d'un studio, où il s'enferme, son scénario à la main. Il en étudie les moindres détails, en se promenant de long en large, puis, lorsqu'il s'est bien assimilé la trame de la comédie qu'il doit jouer, il se rend devant des glaces qui lui renvoient son image de face de profil, de dos, de trois-quarts. Il a horreur à ce moment-là d'être vu par quelqu'un et il se donne paraît-il, beaucoup de mal, pour arriver au résultat désiré. Ajoutons que Charlot est très difficile pour lui-même. Il recommande indéfiniment le même geste, jusqu'à ce qu'il ait trouvé. Le jour où il se rend au studio où l'on va tourner, il sait avec exactitude comment il jouera. Mieux, il oblige les acteurs de sa troupe à l'imiter et il n'est pas rare qu'il contraigne ses compagnons à répéter jusqu'à dix fois certaines scènes, avant de donner à l'opérateur l'ordre de tourner la manivelle.

Films d'appartement.

Il arrive assez fréquemment que des admirateurs de telle ou telle étoile, s'adressent aux maisons d'édition, pour leur demander d'acheter quelques mètres d'un film où figure l'artiste préférée. Il est excessivement rare que l'on donne une suite quelconque à ces propositions. Des difficultés matérielles s'y opposent en effet. Il est pour ainsi dire impossible de faire effectuer à bon marché, une copie de quelques mètres de film. La seule solution serait d'acheter une copie du film entier, mais alors les amateurs trouveraient le prix trop élevé et renonceraient sans doute à leur idée. Il exista en Amérique, il n'y a pas longtemps, une Société qui vendait des bouts de film, aux admirateurs des vedettes, afin de leur permettre de les projeter en appartement. Au début, il y eut de nombreuses commandes puis l'engouement du début se calma et finalement, la Société dut renoncer à continuer et mit la clef sous la porte.

Information.

Marcel L'Herbier va commencer l'exécution d'une œuvre intitulée *Don Juan de Manara*. La distribution n'est pas encore fixée; mais on sait que Jaque Catelain et Marcelle Pradot sont encore liés pour quelques mois, par contrat, avec les Établissements Gaumont, pour les productions de Marcel L'Herbier.

Rendons à César...

M. Chailiot nous écrit pour nous signaler qu'il eut comme collaborateur pour l'exécution du film *Rose de Nice*, M. A. Ryder dont les qualités artistiques et le talent de metteur en scène sont déjà bien connus des éditeurs de films qui, à juste raison, le considèrent comme un des jeunes metteurs en scène d'avenir. N'oublions pas et rappelons même avec plaisir que M. A. Ryder est l'auteur et metteur en scène du *Piège de l'Amour*, qui eut pour interprète Mme Huguette Duflos.

Le Film allemand en Amérique.

Le public américain commence à réagir contre les films allemands. Dernièrement, un établissement cinématographique de Los Angeles le « Miller's Theater » projetait *The cabinet of Dr Caligari* qui est un film boche. Alors quelques anciens combattants et quelques membres de l'American Legion manifestèrent leur mécontentement devant le cinéma et firent tant de vacarme que l'on dut remplacer ce film par une production américaine.

COURRIER DES "AMIS DU CINÉMA"

Cette rubrique est exclusivement réservée à nos Abonnés et aux "Amis du Cinéma"

Lolette 2. — Oui, Nazimova est mariée avec M. Charles Bryant.

Curieux 313. — Il y a plusieurs versions racontant la rencontre de Jacky Coogan et de Charlie Chaplin. En réalité, le petit Coogan a vu pour la première fois Chaplin dans le salon d'un hôtel de Los Angeles. Il fut engagé par Sid Chaplin pour tourner *The kid*, qui sera le grand « event » de la prochaine saison.

Un Amoureux d'Edith Johnson. — 1° Faites notre concours de scénarios; si celui que vous nous proposez est vraiment bon, il pourra être accepté; 2° en cinématographie comme en photographie, on se sert de la pellicule négative pour reproduire les épreuves positives; ainsi d'une bande négative de film vous pouvez faire un nombre illimité de bandes positives. Vous reproduisez les images de la négative sur la positive à l'aide d'une tireuse. Exactement comme en photographie.

L. Tuntignan. — Lisez donc mieux *Cinémagazine*.

Paulette Capdevielle. — Nous vous enverrons les numéros que vous voudrez contre mandat international.

André M., Nantes. — 1° Dorothy Gish va faire sa rentrée à la scène cet hiver à Broadway avec son mari M. James Rennie, surnommé à juste titre le « plus beau garçon de Broadway! »; 2° Lilian Gish va également paraître au théâtre de Broadway.

G. O. F. — Nous ne savons pas encore la date exacte de la projection de ce film, mais nous l'annoncerons suivant notre habitude avant qu'il soit sorti vous le verrez certainement d'ici un mois et demi.

Ami du Ciné 332. — Vous pouvez participer au concours de scénarios.

Majesté. — 1° Le mot « vamp » vient de vampire. Notre collaborateur a fait précéder le nom de Theda Bara par « vamp », car cette artiste tient dans ses productions les rôles de « femme vampire » ou, si vous préférez, les rôles de « femme fatale ». Pour les hommes, on dit « villain » un artiste villain tel que Robert Mac Kim joue toujours les troisièmes rôles de traîtres ou d'homme sinistre et fatal. Vous êtes renseignée, Majesté? 2° Vous verrez d'ici six mois *La Dame de chez Maxim's*; 3° oui, nous publierons la biographie de Pina Menichelli.

Midouzia. — 1° Cecil B. de Mille prétend que le bleu ciel pailleté blanc pour une robe de soirée est très photogénique. Pour la ville, prenez du jaune ou du mauve; 2° adressez-vous à M. Champavert qui tourne à la Phocéa.

Johnny Harris. — 1° Eric Barclay; 2° il est actuellement en vacances et a, je crois, signé un contrat avec une maison anglaise; 3° je n'ai pas son adresse actuelle; 4° Warren Kerrigan ne fait plus grand chose, il tourne à son compte et est édité par Pioneer Company; 5° oui, nous publierons bientôt les adresses des Amis du Cinéma de votre ville.

Suzanne Bugier. — 2 fr. 50.

F. N., Liège. — Nous avons bien reçu votre photographie et voici notre opinion: vos cheveux sont évidemment d'un blond photogénique, vos yeux indiquent une vivacité remarquable d'expression et votre visage est très régulier. Tâchez de vous faire faire une petite bande d'essai que vous nous enverrez.

Gy, Genève. — 1° Jusqu'à fin septembre, nous accepterons votre scénario; 2° les scènes se passent de préférence en plein air et où vous voudrez.

Tonton Riri. — Nous avons supprimé les primes depuis le 15 mars.

Récamière. — 1° Non. 2° Claire Lamarche (Tamar Oxyńska); Hubert du Thielay (A. Volkoff). 3° Oui.

Lerat François. — 1° Ce metteur en scène est actuellement en vacances, laissez-le donc reprendre des forces, il en a besoin! 2° Envoyez-nous votre scénario découpé de suite.

Malice. — Votre question est trop indiscrète, adressez-vous directement à l'intéressé.

Félicia, Lily et Germaine. — Sandra Milowanoff est mariée avec M. de Meek. Nous publierons prochainement la biographie de cette artiste.

Maurice Dehut. — Maurice Costello ne tourne plus depuis 10 ans.

2 abonnés. — N'écoutez plus à Mme Sandra Milowanoff à Nice, car elle tourne actuellement à Paris. Vos lettres adressées chez Gaumont, 53, rue de la Villette, lui parviennent toujours.

Gypsis Clark. — 1° Oui. 2° Oui. 3° Oui, au prix de 1 fr. par numéro.

T. Manoff. — C'est M. Dini qui jouait ce rôle.

Paulette G. — 1° Madeleine Aile, aux Cinés-Romans, 23, rue de la Buffa, Nice. 2° Nous ne connaissons pas le nom de cet artiste.

Yuy S., Les Lièrres. — Yvette Andréyor tourne actuellement dans le Midi, mais je ne peux vous indiquer l'endroit exact.

Baudart. 131. — 1° Nous publierons bientôt le nom des abonnés de votre région. 2° Ce film a été tourné à la Vitagraph à New-York. 3° Nous vous félicitons pour l'initiative que vous avez prise en cette occurrence.

M. M. Ami N° 107. — 1° Dans un mois.

Pierre Grisoglio. — Bout de Zan, Gaston Michel (le grand-père), Alice Tissot (Mlle Bénazer) et Jeanne Rollette (la bonne), aux Établissements Gaumont, 53, rue de la Villette, Paris.

Maurice Lalande. — 1° Les abonnements partent toujours du 1^{er} du mois. 2° Nous préviendrons nos lecteurs de la date de parution de « l'Almanach du Cinéma ». Envoyez-nous le montant de l'abonnement mensuel suivant le mode que vous voudrez.

Deux cœurs, un seul amour. — 1° Nous ne pouvons vous donner l'âge de cette artiste, votre question est indiscrète. 2° Nous publierons la photo d'Elaine Vernon.

P. Carrière. — Vous pouvez écrire à Geneviève Félix, elle vous répondra.

Claudius. — Edouard Mathé envoie gratuitement sa photo. Écrivez-lui aux Et. Gaumont, 53, rue de la Villette.

Les Sapins, 333. — Adressez-vous à un photographe, nous n'avons pas d'atelier photographique.

29.374. — 1° Oui, Pearl White vous répondra. 2° Non. 3° Dans 1 mois.

Ray V., Roubaix. — 1° La question est à l'étude, mais pourquoi diable insistez-vous tellement pour avoir seulement les adresses des « Amis du Cinéma ». Les « Amis » ne vous intéressent-ils pas? Nous publierons prochainement les adresses de tous les Amis du Cinéma. 2° Iris n'est pas une dame.

Nell-Lit. — 1° Mathot a renouvelé pour 5 ans son contrat chez Pathé. Il n'ira donc pas en Amérique. 2° Nous publierons bientôt un article sur Elmière Vautier. 3° Merci pour votre recette.

P. Grisoglio, Saint-Claude. — Mlle Bénazer (Alice Tissot) Bout-de-Zan, nous ne connaissons le petit artiste que sous ce pseudonyme, Le Grand-Père (G. Michel), la bonne (Mme Jane Rollette).

D. H... — 1° Nous publierons prochainement les adresses des Amis du Ciné; 2° ce metteur en scène est actuellement en vacances.

E. Falhy. — Oui, nous ferons une couverture pour ces 2 romans-cinéma.

PHOTOGRAPHIES D'ÉTOILES

Ces photographies du format 18x24, sont véritablement artistiques et admirables de netteté. Leur grand format les rend propres à décorer les intérieurs. Jamais édition semblable n'a été tentée ! Nos photographies laissent loin derrière elles les médiocres éditions qui étaient jusqu'ici offertes aux amateurs.

Prix de l'unité : 1 fr. 50 (au montant de chaque commande, ajouter 0 fr. 50 pour les frais d'envoi).

LISTE DES PHOTOGRAPHIES :

Alice Brady	Tom Mix
Catherine Calvert	Antonio Moreno
June Caprice (2 photos)	Mary Miles
Dolores Cassinelli	Alla Nazimova
Charlot (2 photos)	Wallace Reid
Débé Daniels	Ruth Rolland
Priscilla Dean	William Russel
Régine Dumlen	Norma Talmadge (2 ph.)
Douglas Fairbanks	Constance Talmadge
William Farnum	Olive Thomas
Fatty	Fanny Ward
Margarita Fisher	Pearl White (2 photos)
William Hart	Dernières Nouveautés :
Sessue Hayakawa	Andrée Brabant
Henry Krauss	Irène Vernon Castle
Juliette Malherbe	Huguette Duflos
Mathot (2 photos)	Lilian Gish

Le tirage des photos demande beaucoup de temps, aussi les commandes ne peuvent être servies que dans l'ordre de leur réception.

Une deuxième série est en cours de fabrication.

Les Romans de Cinémagazine

VIENT DE PARAÎTRE :

LE GRAND JEU

--- ROMAN-CINÉMA ---
--- EN 12 ÉPISODES ---
ADAPTÉ DU FILM PATHÉ

PAR

GUY DE TÉRAMOND

Nombreuses Photographies

Un Volume in-8°, avec Couverture en 2 couleurs

Prix franco : 2 fr. 50

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Le FAUVE de la SIERRA

PAR

GUY DE TÉRAMOND

En Préparation :

L'ALMANACH DE CINÉMAGAZINE pour 1922

Cet Almanach sera tiré à 100.000 Exemplaires et distribué dans le monde entier.

Tous les intéressés sont invités à nous envoyer, dès maintenant, les renseignements artistiques, industriels et commerciaux les concernant.

Nos lecteurs trouveront, dans cet Almanach, tous les renseignements pratiques qui peuvent les intéresser, tels que :

Maisons d'Éditions Françaises et Étrangères avec leurs Marques de Fabrique.

Loueurs, Importateurs et Exportateurs.

Auteurs-Scénaristes.

Metteurs en scène.

Opérateurs de prise de vues.

Biographies illustrées, Contes, Nouvelles et Fantaisies, par Colette, Max Linder, Signoret, René Jeanne, Guillaume Danvers, etc.

Cette publication qui s'adresse autant au public, qu'aux professionnels, sera très abondamment illustrée.

Artistes.

Studios de France et Matériel d'éclairage pour prise de vues.

Décorateurs, Loueurs de meubles, Costumiers, etc.

Organisations syndicales.

Revue de l'Année Industrielle, Artistique et Commerciale.

AVIS

Nos abonnés nouveaux sont priés d'indiquer bien lisiblement de quel qualificatif nous devons faire précéder leur nom : Monsieur, Madame ou Mademoiselle.

Nous conseillons en outre à nos lecteurs ou abonnés qui ont à nous envoyer une somme d'argent, de bien indiquer à quoi elle correspond, et d'employer comme mode de paiement les timbres, les billets ou le chèque postal (N° 309-08), s'ils sont en France ; et le mandat-carte international s'ils habitent à l'étranger.

Cinémagazine est en vente chez tous les marchands de journaux, dans toutes les bibliothèques des gares, chez tous les libraires, qui sont également qualifiés pour recevoir les abonnements.

Toutes les demandes de changements d'adresse doivent être accompagnées de la somme de Un franc en timbres ou billets.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs et abonnés les titres et tables des 1^{er} et 2^e trimestres de Cinémagazine, au prix de 0 fr. 50 pour chaque trimestre.

SPLENDID-CINÉMA-PALACE

60-62, Avenue de La Motte-Picquet
Métro : La Motte-Picquet-Grenelle.
Téléph. : Saxe 65-03.
Direction Artistique : G. MESSIE
Grand Orchestre Symphonique : A. LEDUCQ

Programme du 9 au 15 Septembre 1921

PATHÉ-JOURNAL — PATHÉ-REVUE

LA PENTE DES VOSGES, Plein air.

LA SIERRA NEVADA, Documentaire.

MATHIAS SANDORF, 9^e et dernier épisode.

LE RÉVE, le chef-d'œuvre d'Emile Zola (Nouvelle présentation)
Adaptation et mise en scène de J. de Baroncelli,
interprété par M. Signoret et Mme Andrée Brabant.

RASPOUTINE LE POPE NOIR.

Grande scène dramatique avec Montagu Love

LA COURSE AUX SACS, Comique.

Intermède : Wolff, Baryton de l'Eldorado.

Tous les jeudis à 14 h. 30 : Matinées spéciales pour la jeunesse (cartes de famille et cartes militaires à 1 franc par place).

La Semaine prochaine :

FROMONT JEUNE ET RISLER AINÉ.

LE DRAME DES EAUX-MORTES et **LE 7 DE TRÈFLE**,
de Gaston Leroux, ciné-roman publié par Le Matin,
1^{er} Episode : **LA CARTE FATALE**.

APPAREIL DE SALON, pour projections et cinéma,
tous accessoires. — **PUJOL**, 12, rue de l'Orb, Béziers.

ÉCOLE-CINÉMA 66, Rue de Bondy
Nord 67-56

MARIAGES HONORABLES Riches et de toutes Conditions, Facilités en France, sans rétribution par œuvre philanthropique avec discrétion et sécurité. Écrire **REPERTOIRE PRIVÉ**, 30, Avenue du Bel-Air, BOIS-COLOMBES (Seine) (Réponse sous Pli Fermé sans Signe Extérieur).

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs :: Téléphone : ROQUETTE 85-65 :: Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène :
MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

*Si vous désirez devenir une vedette de l'écran
Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique
Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent
Si vous désirez vous éviter des désillusions : :
Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :*

ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

NOUS filmons **TOUT** ; Mariages, Baptêmes, etc.

TOUS, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.

Nos opérateurs vont **PARTOUT**.

Imp. LANG, BLANCHON et C^{ie}, 7, rue Rochechouart, Paris

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL

N° 34. — 9 Septembre 1921

L'AFFAIRE DU TRAIN 24

Dans ce Numéro
le 3^e Épisode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 fr.



CATHERINE CALVERT

Une des plus charmantes étoiles de la VITAGRAPH

CLICHÉ VITAGRAPH